ÂME VOLÉE

EN PLEIN CŒUR | TOME 1

ANNE ROSSI



ANNE ROSSI

Âme volée
En plein cœur - Tome 1

Roman



1. Le jour de ma mort

Je me souviens de ma mort comme si c'était hier. C'était un matin de juin, chaud et chargé de promesses. Juchée sur mon scooter, je filais vers mon premier rendez-vous de la journée. La maison que je devais faire visiter se situait dans un quartier résidentiel, habité principalement par des retraités et des chats. En quittant la rue des Glycines, je tournai à gauche sans regarder. Il ne passait jamais personne dans cette petite artère tranquille. Sauf ce jour-là.

Le camion de livraison roulait trop vite pour cette zone limitée à trente kilomètres par heure. Le choc fut si violent que je n'eus même pas le temps d'avoir mal. Le scooter s'envola d'un côté, mon sac d'un autre, moi d'un troisième. Je retombai aussitôt sur mes pieds. Pas une égratignure ! Indignée, je me retournai vers le camion immobilisé au milieu de la chaussée. Le chauffard serrait son volant de toutes ses forces, les yeux braqués devant lui, tétanisé. Un petit attroupement se formait déjà sur le trottoir.

– Vous ne pourriez pas faire attention !? hurlai-je, avec toute la force de ma frayeur rétrospective.

Aucune réaction de la part de mon interlocuteur. Il semblait pétrifié. Les badauds continuaient d'affluer, sans me porter la moindre attention. Ils regardaient tous quelque chose sur la chaussée. Je tournai les yeux dans cette direction.

La première chose que je vis fut le contenu de mon sac à main, éparpillé sur la chaussée. Quelques pages de mon dernier contrat de vente prenaient déjà leur envol. Une serviette hygiénique me narguait, posée sur les débris de mon téléphone. J'aurais voulu m'enterrer dans un trou. Puis je distinguai le corps, étendu sur l'asphalte dans une position grotesque. Un accident ! Mon estomac se tordit. Qui le camion pouvait-il bien avoir heurté ? Je n'avais vu personne, en tournant. Je traversai la rue en direction de l'attroupement. Le scooter gisait de l'autre côté du véhicule, une roue en moins, sa structure tordue comme un scoubidou. J'étais bonne pour en racheter un autre, sans compter que j'allais définitivement arriver en retard à mon rendez-vous. Parvenue près du corps, je m'immobilisai.

Ce chemisier parme, à présent déchiré, m'était familier, de même que le pantalon noir orné d'un cœur en strass sur la poche arrière droite. J'avais enfilé les mêmes en m'habillant, le matin. La peur revint, moins brutale, plus insidieuse. Quelque chose clochait sérieusement. Je me rapprochai des spectateurs, à la recherche d'une protection contre l'indicible.

– Que s'est-il passé ? bredouillai-je.

Aucune réponse. Mon casque gisait un peu plus loin, fendu en deux comme une noix de coco.

Dire qu'il était censé me protéger ! Une tache de sang, rouge et visqueuse, s'échappait du crâne défoncé de la victime. Derrière moi, un homme en costume-cravate s'effondra comme une chiffe molle.

– Quelqu'un a appelé les secours ? insistai-je, persuadée que j'allais l'imiter d'un instant à l'autre.

Personne ne me prêta attention. Le son lointain d'une sirène m'apporta un début de réponse. Je reculai en direction du cadavre, le cœur battant. Agenouillée sur l'asphalte, j'avançai une main pour écarter les mèches qui masquaient le visage de la morte. Mes doigts traversèrent la chevelure sans qu'elle ne bouge, sans que je ne ressente le moindre chatouillis. Je me redressai comme si je m'étais brûlée.

– Mais bordel, il se passe quoi ici !? sanglotai-je à l'intention des voyeurs.

Je ne croyais pas aux fantômes. Pourtant, quelle explication rationnelle donner à ce que j'étais en train de vivre ? Une hallucination de mon cerveau sans doute. Oui, c'était sûrement ça : le camion m'avait touchée, je me trouvais dans le coma et vivais une expérience extrasensorielle, un peu trop réaliste à mon goût. Je me mis à hurler comme une hystérique, sans provoquer la moindre réaction de l'assistance. Une femme s'approcha. Je voulus la repousser, mais je passai littéralement au travers. Elle frissonna avant de reculer.

Une ambulance freina en travers de la rue. Les flics, les pompiers, le Samu, le grand jeu. Je ne pus m'empêcher de regarder quand ils retournèrent le cadavre.

– Tuée sur le coup, constata un pompier.

La morte avait mon visage. Je me remis à hurler, sans plus de résultats qu'auparavant. Ce n'était pas possible, ce ne pouvait pas être moi. Je venais à peine de fêter mes 30 ans ! Il me restait tant de choses à faire, à vivre ; trouver enfin l'amour, repeindre mon pavillon, adopter un chien, m'inscrire à des cours de salsa… puis on ne mourait pas comme ça sans prévenir ! D'ailleurs, si j'étais morte, je ne serais plus là pour m'en rendre compte, non ? Sonnée, je regardai les flics rassembler mes affaires, fouiller mon sac.

– Il faut prévenir la famille.

Je ne voulais pas assister à ça. Mes parents, mes amis ! Comment leur faire comprendre que je n'étais pas morte, que je me trouvais toujours là, quand personne ne semblait me voir ni m'entendre ? J'errais comme une âme en peine autour des secouristes. Devais-je rester près du corps, chercher du secours ailleurs ? Faute de mieux, j'optai pour la première solution. Peut-être qu'à l'hôpital, quelqu'un saurait comment résoudre mon problème ?

***

Les morgues sont vraiment des endroits sinistres. Logique, me direz-vous, vu leur fonction. J'avais vaguement espéré y trouver quelqu'un dans le même cas que moi, une réponse à mes questions. Rien du tout. Des cadavres, oui, et pas toujours en bon état. Si je n'avais pas été un esprit désincarné, j'aurais vomi les restes de mon petit déjeuner. Mais pas plus de fantôme que de ticket de loto gagnant au fond de ma poche. Je pris la fuite à l'arrivée de mes parents ; je ne voulais pas qu'ils me voient ainsi ou pire encore, qu'ils ne me voient pas du tout. Reconnaissance de corps, ça ne rimait à rien ! Je n'étais plus dedans, tout cela n'avait aucun sens. Je divaguai en larmes dans les couloirs de l'hôpital avant de me reprendre. De toute évidence, je ne trouverais pas d'aide ici. Un prêtre peut-

être, un médium ? N'importe qui, n'importe quoi, pourvu qu'il me sorte de cette situation démente.

Le hasard mena mes pas jusqu'au bloc de réanimation. Je repris espoir. Peut-être que des personnes profondément endormies ou proches de la mort pourraient me voir, elles ? Mon dévolu se porta sur une vieille femme entourée d'un tas de machines dont j'ignorais le rôle.

– Madame, s'il vous plaît ?

Aucune réaction. Je tendis la main pour lui toucher le bras. Mes doigts passèrent à travers la chair, l'os et le matelas. Un des appareils se mit à sonner. Je reculai précipitamment. Qu'avais-je fait ?

– Désolée !

Une infirmière ouvrit la porte. En un instant, la salle se remplit de blouses blanches et vertes. Je résistai à l'envie de fuir. Le Ciel me pardonne, mais je me disais que si cette femme mourait, je pourrais peut-être voir son âme. Hélas, rien de tel ne se produisit. Je cessai d'espérer lorsqu'une infirmière recouvrit doucement d'un drap le visage immobile. Alors, je me décidai à quitter l'hôpital.

Dehors, le soleil brillait. La vie continuait. Je réprimai une forte envie de m'asseoir sur un banc pour pleurer. L'expérience m'avait appris que cela ne servait généralement pas à grand-chose. Après tout, si je me trouvais encore en ce monde, il restait de l'espoir. Je me mis donc en quête d'une solution.

2. Les spectres du cimetière

Quatre jours passèrent. J'avais fait le tour des églises, synagogue, mosquée et autres centres religieux de la ville, en vain. Je demeurais aussi invisible aux yeux des prêtres qu'à ceux des marabouts. Quant aux soi-disant médiums, un bon conseil : ce sont tous des charlatans. Je n'avais pas cherché à contacter mes proches, collègues ou amis. À quoi bon ? Ma seule consolation dans l'histoire était mon statut de célibataire. Au moins, je ne laissais personne, ni fiancé ni enfant, derrière moi.

Le désespoir me gagnait peu à peu tandis que je m'imaginais errer pour toujours dans ce monde auquel je n'appartenais plus. Mon enterrement avait eu lieu le matin même. J'avais refusé de m'y rendre. Voir la terre tomber sur mon cercueil aurait rendu ma situation beaucoup trop définitive. À la nuit tombée, cependant, je pris le chemin du cimetière.

***

L'allée menant à la nécropole partait du carrefour de l'Ange, ainsi nommé en raison de la statue qui le surplombait. De là, on remontait vers le nord. Une brise légère agitait les branches des arbres. La soirée était idéale pour les amoureux. Une brusque nostalgie m'empoigna le cœur. Des amoureux, j'en avais bien eu quelques-uns, mais je n'avais su en retenir aucun. Peut-être que si j'avais trouvé mon âme sœur durant ma vie, si j'avais essayé de construire une famille, je ne serais pas là, coincée entre deux mondes ? Peut-être aurait-il su me ramener ? Ou étaient-ce les regrets qui m'empêchaient de continuer ma route ? Jusqu'ici, j'avais mené une existence tranquille, sans grandes joies ni grandes peines. Pas vraiment le profil tragique dont naissent les fantômes. Fantôme… J'hésitai encore à me qualifier comme tel. Pourtant, comment expliquer autrement ce que je vivais ?

Au moment où je me présentai devant la grille de fer forgé, mes bras se hérissèrent de chair de poule. Une manifestation surprenante, compte tenu de mon état. Je baissai les yeux sur mes mains. Un halo bleuté les entourait. Paniquée, j'essayai de l'étouffer comme j'aurais éteint un feu. Sans résultat. *Bon*, me dis-je. *Je suis invisible pour les humains. Ce n'est pas dramatique si je ressemble à un feu follet.* N'empêche que je me demandais ce qui pouvait provoquer le phénomène. Un cadenas de vélo verrouillait la grille. Pas le genre de détail qui allait m'arrêter, sous ma forme spectrale. Néanmoins, la nervosité me tenaillait. Incarnée, j'aurais transpiré à grosses gouttes. *Allons*, m'exhortai-je. *Tu n'as pas de corps, et puis tu es déjà morte. Même si un vampire se promène dans les allées, que veux-tu qu'il te fasse ?*

Mes pas ne produisaient aucun bruit sur les feuilles mortes. Je cherchai ma tombe. Impossible de me souvenir de l'emplacement du caveau familial. Les cimetières n'étaient pas des endroits que j'avais volontiers fréquentés de mon vivant. Si j'avais su que j'allais quitter prématurément cette vie, j'aurais pris mes précautions, rédigé un testament, des dernières volontés. Mais qui peut prévoir ce genre de choses ?

Je suivis les allées au hasard. Pas âme qui vive. Pas même un chat. Moi qui croyais que les cimetières en étaient pleins ! Puis soudain, le silence vola en éclats. J'entendis un bruit de course derrière moi. Un juron. Un homme freina à deux doigts de moi.

– Putain, mais vous êtes combien ?

Un jeune homme plutôt, il ne devait pas dépasser les 25 ans. Grand, les cheveux longs, vêtu d'un blouson en cuir, un anneau dans la lèvre inférieure. Il était paniqué, à en juger par ses pupilles dilatées. Je me crispai, m'attendant au pire. Deux femmes, l'une blonde et grande, l'autre petite et brune, sortirent de l'ombre des arbres. Le même halo bleuté que le mien nimbait leur visage et leurs bras nus. Elles portaient des robes de soirée bien peu adaptées à la saison.

– Qu'est-ce que tu fiches là ? m'interrogea la plus grande, maquillée comme pour un spectacle du Moulin rouge.

Le jeune homme en profita pour reculer de deux pas. Je voulus passer une main dans mes cheveux, le temps d'analyser la situation. Mes doigts traversèrent ma boîte crânienne tandis que je prenais conscience de deux choses. D'une part, ce type m'avait vue. Une poussée d'excitation fit crépiter mon halo. Je tenais enfin quelqu'un qui pouvait m'aider ! Du moins, à condition que les deux grues nous laissent tranquilles. J'attrapai la grande blonde par le bras. Un éclair se produisit à ce contact. Pas de doute, c'était un spectre, tout comme moi. Cela ne m'incitait pas pour autant à la trouver sympathique. Je n'aimais ni son style, ni sa façon de s'adresser à moi.

– *Casse-toi,* m'ordonna-t-elle. *C'est notre terrain de chasse ici.*

Terrain de chasse ? J'ignorais que les fantômes pouvaient chasser. Néanmoins, son ton n'invitait pas à lui demander des explications. Durant notre altercation, le garçon avait sorti son arme suprême : un téléphone portable. Il n'avait pas appuyé sur le premier bouton qu'une bourrasque de vent projetée par la brune le lui arracha des mains. Je sifflai entre mes dents. Ces spectres avaient plus de bouteilles que moi si elles étaient capables d'influencer les éléments ! Cela signifiait aussi qu'elles pouvaient blesser le jeune homme. Pourquoi restait-il ici au lieu de fuir ? Peu importait. Mon côté chevalier blanc, qui me poussait systématiquement à me ranger du côté des chiens battus, des enfants esseulés, des chats errants et des petits vieux perdus, se réveillait déjà. Je carrai mes épaules dans une attitude de défi.

– Casse-toi toi-même ! rétorquai-je à Barbie.

Le garçon esquissa un sourire devant cette brillante réplique. Bien, nous étions d'ores et déjà alliés. Tout de suite après, il piqua enfin un sprint entre les tombes. Du moins, il essaya. Parce que la brune teigneuse lui barra le passage avec un sourire mauvais.

– Tu n'escomptais pas nous fausser compagnie ?

En même temps, l'aura bleue s'intensifia autour d'elle. Comment faisait-elle ? Je n'en avais aucune idée, mais ça n'avait pas l'air d'être bon signe pour nous, si j'en jugeais par la façon dont le garçon avait verdi. Je réagis par pur instinct. Mon père était un fervent adepte de la théorie « balancez un gamin à l'eau, il se débrouillera bien pour flotter ». Je dois reconnaître que cela avait fonctionné pour moi, même si j'en avais conservé une haine tenace pour la natation. Si je ne faisais

rien, la seule personne à pouvoir me venir en aide allait mourir. Et puis, je n'avais pas envie que les deux garces l'emportent. Mon aura s'enflamma d'un coup. Soudain, on y voyait comme en plein jour. La blonde marqua un temps d'arrêt. Elle ne s'attendait visiblement pas à ça. L'autre attaqua sans se poser de questions. Elle projeta dans ma direction l'énergie bleue de son aura, rassemblée dans une forme animale. Un canard ! Un gloussement incontrôlé m'échappa. Je levai les mains devant moi, comme si j'essayai de tirer une cape invisible drapée autour de mes épaules. Si cette fille arrivait à maîtriser ce truc bleu, je le pouvais aussi !

Le feu noya tout. Canard et garçon. L'autre spectre glapit avant de détaler comme si elle avait vu le diable en personne. Quant à moi, je m'étalai comme une flaque par terre. Au sens littéral du terme. Les molécules de mon corps fantomatique refusaient de rester ensemble plus longtemps. Le garçon roula sur le côté, les yeux agrandis d'horreur. Il se redressa sur un coude, inspira… Et je m'étranglai.

La douleur déchira ma poitrine. Je toussai sans pouvoir m'arrêter pendant plusieurs minutes. Une éternité. Des larmes roulaient sur mes joues. Je levai une main pour les essuyer. Le contact de la peau tiède sous mes doigts me tétanisa. De la peau !? Et où était passé le garçon ? L'avais-je tué ? Mon cœur battait à grands coups dans ma poitrine. Je le comprimai d'une main et sentis sous ma paume la surface de mon blouson de cuir.

– Qu'est-ce que… ?

La toux m'empêcha de continuer. Je me redressai sur mes jambes chancelantes et m'appuyai contre la tombe la plus proche. Quelque chose clochait pour de bon. Les fantômes ne souffraient pas. Ils ne toussaient pas. Ils ne pleuraient pas. Je ne m'étais jamais sentie aussi mal depuis ma mort. J'arrachai le blouson entre deux quintes. Dans la poche intérieure, je trouvai un portefeuille orné de têtes de mort. Je le dépliai de mes doigts tremblants. La photo d'identité correspondait à celle du garçon. Johan Colombier, 23 ans. Jamais entendu parler. Mais… Je passai la main sur mon visage. Un anneau perçait ma lèvre inférieure. Non, la lèvre inférieure de Johan. Nom d'un chien !

– Qu'est-ce que ça veut dire ?! m'exclamai-je en essayant de reprendre ma respiration.

– *Aucune idée*, répondit une voix glaciale à l'intérieur de mon crâne. *Tu veux bien sortir de mon corps ?*

À peine plus poli que le fantôme blond. En même temps, j'aurais peut-être réagi de la même manière si on m'avait emprunté mon corps.

Je m'assis sans façon sur le bord de la tombe.

– Avec plaisir, mais comment fait-on ?

– *Tu es bien entrée, tu dois pouvoir sortir !*

– C'est ce que doivent penser tous les poissons pris dans une nasse.

Un silence lugubre s'étira. Comment en étions-nous arrivés à cette situation délirante ? Je claquai des dents et ramassai le blouson tombé à terre pour le poser sur mes épaules.

– Pourquoi arrives-tu à voir les fantômes, pour commencer ?

– *Je suis un chasseur*, répliqua Johan avec morgue.

– Un quoi ?

– *Mais d'où tu sors, toi ? Tous les fantômes savent…*

Johan s'interrompit soudain. Comme je – enfin, Johan – devais avoir l'air cruche, assise sur le bord d'une tombe, à me parler à moi-même.

– *Ça fait combien de temps que tu es morte ?* reprit Johan.

Cela me rappela que je n'avais même pas encore vu ma tombe. Je me levais, embarrassée par

des jambes trop longues et une carcasse plus lourde que celle dont j'avais eu l'habitude.

– Quatre jours, répondis-je en descendant l'allée.

– *Une nouvelle morte*, grommela Johan. *C'est bien ma veine. Écoute, il ne faut pas rester ici. C'est dangereux.*

– À cause des chasseurs ?

– *Non, idiote ! Les chasseurs, ce sont les gentils : des humains qui ont voué leur vie à la destruction des spectres et des vampires.*

– Des vampires ?

Passe encore pour les fantômes : j'en étais devenue une, j'étais bien forcée de croire à leur existence. Mais les vampires, sérieusement ? J'éclatai d'un rire nerveux. Des histoires de vampires dans un cimetière à minuit, on se serait cru dans un mauvais film de série B.

– *Arrête de glousser comme une poule !* s'énerva le propriétaire légitime du corps que j'occupais. *Quand un humain meurt*, articula-t-il en détachant chaque syllabe, *en principe, son âme rejoint l'au-delà tandis que son corps retourne à la poussière.*

Une jolie façon de décrire le processus de décomposition. J'aurais voulu être incinérée, mais comme je n'avais pas eu le temps de le coucher noir sur blanc, mon corps devait commencer à pourrir quelque part dans ce cimetière.

– *Cependant*, poursuivait Johan, *dans certains cas, l'âme survit seule. Ou le corps*.

– Comment est-ce possible ?

– *S'il s'agit de l'âme*, continua Johan sans répondre à ma question, *nous nous trouvons face à un spectre.*

– Et s'il s'agit du corps, un vampire, je suppose. Comment ça marche ? Ils boivent *vraiment* du sang ?

– *Bien sûr. Et pour les tuer, il faut leur enfoncer un pieu dans le cœur puis les décapiter.*

Je m'arrêtai net. Il n'avait pas l'air de plaisanter. D'un seul coup, je n'avais plus trop envie d'aller voir ma tombe. Si mon âme avait survécu, qu'était-il advenu de mon corps ?

– J'ai du mal à y croire, confessai-je.

– *De la part d'un spectre, c'est fort !*

– Justement, me justifiai-je. Les spectres ne boivent pas de sang pour subsister.

Encore heureux. La seule idée m'en retournait l'estomac.

– *Les fantômes se nourrissent des émotions des vivants.*

– Ah bon ?

Un gros soupir me répondit.

– *T'es vraiment pas douée comme spectre.*

Je me redressai, piquée au vif. Je ne comptais que quatre jours d'existence en tant que fantôme, et rien ne m'y avait préparée !

– Au moins, soulignai-je avec dignité, je n'ai pas essayé de te tuer, moi !

– *Non. En revanche, moi, j'aurais dû le faire*.

Je chancelai et dus m'appuyer contre le tronc d'un arbre. Me tuer ? Alors que je comptais sur lui pour m'aider ? Les torts n'étaient peut-être pas entièrement du côté des deux spectres au bout du compte.

– Pourquoi ? protestai-je.

– *Plus un spectre vieillit, plus il devient fort. Il devient capable d'instiller des émotions à ses*

victimes. Les plus puissants peuvent même se manifester de façon physique. Hélas, pour ce faire, ils puisent de plus en plus profondément dans les émotions des humains qui les entourent. Parfois, le choc est trop violent pour l'humain, qui en meurt. Et dans tous les cas, le spectre finit fou à lier.

Cette conversation me démoralisait un peu plus à chaque seconde. Sans compter que je percevais la joie malsaine de Johan à m'asséner ces révélations. Mon hôte involontaire était décidément fort antipathique. Si j'avais pu quitter son corps, je m'en serais extirpée à la même vitesse que d'une fosse septique.

– Et si le corps et l'âme ont tous deux survécu ? argumentai-je pour lutter contre mon malaise. Ne peut-on les réunir à nouveau ?

– Jamais. Ôte-toi tout de suite cette idée de la tête : quand on est mort, il n'existe pas de retour en arrière possible.

– Parce que ce qui nous arrive, c'est possible, selon toi ?

Un silence embarrassé m'apprit que j'avais touché juste. Je tournais dans une nouvelle rangée. Où se trouvait cette fichue tombe ?

– C'est parce que tu as utilisé ton anima n'importe comment ! accusa-t-il.

– Mon quoi ?

– Tu le fais exprès ou quoi ? Cette aura bleue autour de toi !

– Ah oui. Qu'est-ce que c'était ?

– L'énergie paranormale qui anime les spectres et les vampires. Ainsi que certains humains, ceux que l'on appelle les chasseurs.

Je plissai le front, m'efforçant de me souvenir des détails de la bataille. Tout s'était déroulé si vite…

– Le canard ! m'écriai-je, triomphante.

– Oui. Les fantômes et certains chasseurs arrivent à la matérialiser sous forme d'avatar, pour s'en servir comme d'une arme.

– Tu veux dire qu'on peut tuer quelqu'un avec ça ?

– Si tu t'étais pris ce canard en pleine face, tu serais morte.

– Mais je suis toujours là, rappelai-je avec une pointe de fierté. Je l'ai, euh… brûlé ?

– Je ne sais pas ce que tu as fait au juste, admit Johan à contrecœur. *Ça ressemblait… Mais c'est impossible. En même temps, il était aussi impossible, en théorie, que tu t'empares de mon corps.*

Je m'abstins de commenter. Non seulement, je ne savais pas moi-même ce que j'avais fait, mais en plus, j'aurais été bien en peine de le reproduire s'il me l'avait demandé. Je m'arrêtais devant une pierre tombale blanche. La lumière d'un réverbère éclairait le portrait sépia vissé dessus. *À notre fille trop tôt partie, notre amie regrettée, notre sœur de cœur* … La spectre blonde m'avait pourtant inspiré tout sauf de la sympathie. Mille neuf cent vingt-six. Sa mort remontait à un bail. Largement le temps de perdre les pédales. La nausée me tordit l'estomac. Je rebroussai chemin. L'envie de voir ma tombe m'avait quittée.

– Bon. Restons calmes. Tu connais sûrement quelqu'un qui peut nous arranger le coup ?

– Non, paniqua Johan. *Personne ne doit savoir ce qui s'est passé tant que nous n'aurons pas résolu le problème.*

– Pourquoi ?

– Tu ne connais pas le Bureau. S'ils flairent la moindre anomalie, ils n'hésiteront pas à

t'éliminer. Et moi avec.

– Le Bureau, c'est ceux pour qui tu travailles ?

– *Oui, enfin… Je ne suis que stagiaire.*

– Et quand ils ont un problème avec un stagiaire, ils le flinguent ? Je suis sûre que c'est contraire au code du travail !

Johan laissa fuser un rire nerveux qui me vrilla le crâne. Notre passionnant débat fut, hélas, brutalement interrompu par un poids lancé à grande vitesse sur mon dos. Une douleur aiguë me transperça le cou. Johan analysa la situation plus vite que moi.

– *Un vampire !* s'écria-t-il.

Il ne manquait plus que ça pour compléter la soirée.

3. Combat contre un vampire

Je lançai mes coudes – ou plutôt les coudes de Johan – en arrière, le plus fort que je pus. La douleur me rappela que je me trouvais dans un corps bien vivant, pour l'instant du moins. Mes avant-bras s'engourdirent jusqu'aux poignets. Mais au moins, la chose avait lâché mon cou. Je tournai les talons et détalai de toute la vitesse de mes nouvelles jambes.

– *Arrête-toi !* m'ordonna Johan.

– Pourquoi, tu veux mourir ? C'est peut-être moi qui contrôle ton corps en ce moment, mais à mon avis, s'il lui arrive un pépin, on passe tous les deux à la casserole.

– *Courir ne sert à rien. Elle va plus vite que toi.*

– Qui ça, elle ?

Une cavalcade derrière moi me confirma les propos de mon colocataire. La vampire approchait à une vitesse surnaturelle. Je regrettai que la légende n'ait pas menti à ce propos.

– Où sont tes armes ?

Un chasseur de vampires devait forcément avoir des armes. Par exemple, un lance-flammes pour griller les horreurs à distance. Le combat au corps à corps n'était pas du tout ma tasse de thé.

– *Au pied de la tombe là-bas.*

Trop loin, trop tard. La vampire se trouvait déjà devant moi, crocs dénudés. Mon cœur chuta dans ma poitrine : mon propre visage me fixait d'un air féroce. Enfin, le visage de mon cadavre, sorti de son cercueil. Un cadavre assoiffé de sang et doté de capacités physiques que j'aurais rêvé d'avoir de mon vivant. Mes jambes flanchèrent d'un coup et je m'effondrai au sol.

– *Qu'est-ce que tu fiches !?* hurla Johan.

Surprise par ma chute soudaine, la chose marqua un temps d'arrêt.

– *Laisse-moi les commandes !* beugla encore Johan. *Je sais comment combattre !*

– Eh bien, prends-les, si tu sais comment faire !

Sans me relever, je rampai en arrière pour me placer hors de portée de la vampire. L'expression sanguinaire sur ce visage si familier me donnait la chair de poule. Je n'aurais jamais pensé que je pouvais avoir l'air si féroce ! C'était moi, et en même temps une autre. Ma pitoyable tentative de fuite n'alla pas bien loin : dans une détente fulgurante, la vampire me saisit par la nuque comme un chiot qui aurait pissé sur le tapis. Je tentai de lui balancer un coup de pied dans les rotules, sans résultat.

– *Frappe au niveau de la poitrine !* s'époumona Johan.

– Mais c'est moi…, bredouillai-je, à moitié étranglée.

– *Quoi ?*

– C'est mon corps !

– C'était *ton corps ! Tu es morte, ce n'est plus qu'une vampire ! Vas-y !*

J'obéis, plus pour échapper aux cris dans ma boîte crânienne que par véritable conviction. Mon poing trouva pourtant son sein gauche. Le corps de Johan avait une meilleure allonge que le mien. Et plus d'énergie, aussi : s'agissait-il là de l'anima dont il parlait ? Le conseil se révéla efficace : elle me lâcha. Je m'effondrai au sol avec la grâce d'un sac de pommes de terre. Sauvée ? Loin de là : le souffle me manquait, mes jambes me refusaient tout service et mon ancien corps avait l'air plus enragé que sonné. Je secouai la tête. Il me fallait oublier quelques instants que c'était moi – que cela *avait été* moi. Le vampirisme gâchait manifestement le caractère : de mon vivant, je n'avais jamais eu cette expression de chien enragé. C'était… c'était comme frapper mon reflet dans un miroir. *Ça ne faisait pas mal*. Faute de mieux, je raflais une poignée de graviers pour la lui lancer au visage. Aussitôt, je rentrai la tête dans le cou, comme si j'avais pu sentir les pierres sur ma propre joue. Ça n'allait pas. Pas du tout. La vampire secoua la tête à son tour, à s'en décrocher le cou. Je reculai encore. Quoi qu'en dît Johan, la fuite me paraissait la meilleure option.

– *Il te faut un pieu !* braillait-il dans ma tête.

Avez-vous déjà cherché un pieu dans un cimetière ? Dans les films, cela ne pose aucun problème. L'héroïne arrache une croix de bois à la tombe la plus proche et plante l'extrémité pointue dans la poitrine de son adversaire. En deux temps trois mouvements, le tour est joué. Mais le cimetière de la Butte était fort bien entretenu : pas de bois sur les tombes mais du marbre et, à la rigueur, quelques grilles métalliques. Rien dont je pouvais m'emparer à mains nues. Le temps que je cherche, la vampire m'avait expédié un direct en pleine mâchoire. Je partis à la renverse et m'étalai comme une crêpe en travers de la tombe la plus proche. Malgré mon caractère foncièrement optimiste, je devais reconnaître que la situation se présentait plutôt mal. Mon ancien corps se penchait déjà vers moi, prêt à détruire le nouveau et ce qu'il contenait par la même occasion. Allais-je disparaître pour de bon ? D'ailleurs, était-ce si affreux ? Voir mon corps agir indépendamment de mon esprit était tellement bizarre que j'aurais fait n'importe quoi pour que cela cesse. S'il n'y avait pas eu Johan, j'aurais abandonné toute résistance. Mais je ne pouvais pas laisser mourir l'innocent dont j'occupais le corps. D'un coup de reins, je roulai sur le côté. Hélas, la vampire fut plus rapide. Ses doigts se refermèrent sur ma gorge et commencèrent à serrer. Mes mains agrippèrent ses poignets. Mais la Jennifer version vampirique avait bien plus de forces que mon ancien moi. Impossible d'échapper à son étreinte.

Le manque d'oxygène faisait danser des étoiles devant mes yeux quand elle se figea, yeux écarquillés, bouche grande ouverte. Un flot de sang noir en jaillit, maculant la toile de mon jean. Je ne compris ce qui se passait qu'en voyant le bout de métal pointu qui dépassait de sa poitrine.

– Bordel, Johan, mais qu'est-ce que tu fous !? s'écria une voix irritée.

Incapable de répondre, je fixai le corps de la vampire. Mon corps. Si je n'avais pas compris jusqu'alors que j'étais morte, ce spectacle me le confirmait sans doute possible. J'eus à peine le temps de m'écarter pour vomir.

– *C'est dégueulasse !* protesta Johan.

– Toi, ferme-la, haletai-je, oubliant ma bonne éducation.

– Je te demande pardon ?

Je me redressai sur un genou et écartai une longue mèche de cheveux noirs empoissés de sueur

pour jeter un œil au nouveau venu. Il m'avait tout de même sauvé la vie. Enfin, celle de Johan. La mienne, je ne savais pas trop ce qu'il en restait. À ma grande honte, je dois reconnaître que malgré la situation, ma première réaction fut « wouaouh ! »

– *Ça ne va pas !?* s'étrangla aussitôt Johan.

D'accord, les circonstances se prêtaient mal à pareille appréciation. Notre sauveteur tenait encore l'extrémité du pieu, style bâton de ski, avec lequel il venait de terrasser la vampire. Son expression oscillait entre colère, frayeur rétrospective et incompréhension. N'empêche, il demeurait l'un des plus beaux spécimens de mâle que j'avais croisés. Un visage d'acteur hollywoodien surmontait sa carrure d'athlète et la courbure renflée de sa lèvre inférieure semblait appeler les baisers.

– *Arrête ça tout de suite !* glapit Johan.

– Oh, ça va, hein, grognai-je en me redressant.

Les yeux de l'apollon se plissèrent dans une mimique suspicieuse. Pour lui, je devais avoir l'air de parler toute seule. J'essuyai mon jean du plat de la main sans autre résultat que de me rougir la paume. Une nouvelle nausée contracta mon estomac vide.

– *C'est Thierry*, débita la voix dans ma tête. *Un chasseur. Surtout ne lui dis rien à propos des fantômes, ni de ce qui nous est arrivé.*

Je n'avais pas envie de lui parler de quoi que ce soit. Mais Thierry avait l'air d'attendre ma réponse. Je balbutiai un « désolée » qui le fit froncer les sourcils.

– Qu'est-ce qu'il s'est passé ? demanda-t-il.

Même sa voix était sexy. Chaude, légèrement rauque, avec une façon excitante de traîner sur les voyelles. J'écartai mes longues mèches d'un mouvement agacé de l'épaule. Johan aurait pu s'attacher les cheveux, quand même.

– Je… j'ai été surprise, répondis-je, avant de me mordre la langue.

Je pensais à moi en tant que femme, mais Johan était de sexe masculin ! Celui-ci m'asséna l'équivalent d'une claque mentale, version décibels. Je me bouchai les oreilles en un geste dérisoire de défense.

– Tu as mal à la tête ? demanda aussitôt Thierry. Croisé des spectres ?

– Non, niai-je un peu vite. Juste cette vampire.

– Comment t'es-tu laissé surprendre ?

– Thierry, voyons ! Laisse-le respirer !

Je me tournai vers la nouvelle venue, soulagée par son intervention. Celle-ci me renvoya un sourire qui creusa des fossettes dans ses joues rebondies. Très brune, petite, souriante, les cheveux retenus en queue-de-cheval, elle était vêtue d'une doudoune rose fuchsia qui aurait mieux convenu à une fillette qu'à une femme de 40 ans. Elle ressemblait à une princesse Disney égarée par inadvertance dans un film d'horreur. Du moins, jusqu'à ce qu'elle sorte un coutelas de son sac et commence à trancher le cou de la vampire. *Mon* cou. Je portai une main à ma gorge, horrifiée.

– Tu es le meilleur stagiaire corpo du Bram ! Comment as-tu pu te laisser surprendre ? insista pourtant Thierry.

Corpo ? Bram ? Il aurait aussi bien pu parler chinois. Je détournai le regard. Anita était toujours occupée à sa macabre besogne. Non, tout compte fait, je préférais encore Thierry. Je reportai mon attention sur lui.

– C'est à cause des f…

Je me retins de justesse. Ne pas parler des fantômes, avait dit Johan. Il devait avoir ses raisons. Je n'étais pas encore persuadée qu'il n'était pas le sale type de l'histoire, mais tant que je me trouvais dans son corps, mieux valait coopérer.

– … des fleurs coupées, achevai-je. Il y en avait plein sur la tombe. Ça me donne le rhume des foins.

– Tu te fous de moi ? demanda Thierry, trop calme pour être honnête.

– *Des fleurs coupées ?* répéta Johan, incrédule.

– Fiche-lui la paix, Thierry, lança la femme qui se relevait au même moment, tenant mon ancienne tête par les cheveux.

Mes mains se mirent à trembler de façon incontrôlée. Je les glissai sous mes aisselles et concentrai mon attention sur mes chaussures. Mes bottines plutôt. Noires avec une profusion d'anneaux métalliques.

– Tu ne vois jamais rien, continua Doudoune rose à l'intention de Thierry. Ça fait un moment déjà que je ressens des perturbations dans son aura.

Je clignai des yeux. Des quoi ?

– *Fais pas attention*, m'avertit Johan. *Anita raconte n'importe quoi. Elle est nulle comme spiritu. Comme corpo aussi d'ailleurs. Juste bonne à finir le travail.*

J'enfouis mon visage dans mes mains. Puisque je ne pouvais pas poser la question aux autres sans éveiller leurs soupçons, je n'avais d'autre choix que de m'adresser à Johan, même si son ton méprisant me déplaisait souverainement :

– Qu'est-ce qu'un corpo ? Et un spiritu ? chuchotai-je contre mes paumes.

– *Un corpo est un chasseur spécialisé dans la chasse aux vampires. Il ne peut matérialiser son anima, en revanche il l'utilise pour augmenter ses capacités physiques. Un spiritu c'est l'inverse : c'est un chasseur spécialisé dans la chasse aux fantômes. Il peut les voir et les attaquer grâce à son anima.*

– Et toi, tu es quoi ?

– *Un totus. À la fois corpo et spiritu, même si je suis meilleur dans le premier.*

Je laissai retomber mes mains tout en m'efforçant d'assimiler les informations. Cela commençait à faire beaucoup pour la soirée, sans parler du corps décapité qui gisait à mes pieds. Pour un chasseur, ce devait être la routine. Mais moi, cinq jours auparavant, j'étais encore un simple agent immobilier, qui n'imaginait même pas l'existence des fantômes et des vampires !

– Tu as une mine horrible, déclara Thierry, un peu radouci.

Je bondis sur la remarque.

– Je ne me sentais pas bien. Alors, je suis sortie faire un tour.

– Dans le cimetière, le lieu de la ville où tu étais le plus susceptible de rencontrer des vampires, sachant que tu n'étais pas au top de ta forme. Tu as des pulsions suicidaires ?

– Thierry ! gronda Anita en lui agitant la tête de la vampire sous le nez. Toi et la délicatesse !

En parlant de délicatesse… Je m'efforçais de regarder partout sauf dans la direction de Thierry, celle d'Anita ou celle de mon cadavre décapité, ce qui ne me laissait pas beaucoup d'options.

– Écoute, fit Thierry en soupirant, je sais qu'on ne s'entend pas très bien tous les deux, mais si tu as des ennuis, tu peux nous en parler. Nous sommes dans la même galère après tout.

– *Ne le crois surtout pas !* glapit Johan.

Dommage. J'avais très envie de croire Thierry au contraire. Quelque chose en lui m'attirait et

m'inspirait confiance. Pourquoi ne pas me décharger de mon fardeau sur lui ? Peut-être pourrait-il arranger mes affaires ? Ou alors il me planterait son pieu dans le cœur à l'instant où je lui révélerais ma double nature. Mieux valait ne pas courir le risque.

– Ça va, affirmai-je en haussant les épaules. Rien de tel qu'une bonne frayeur pour vous remettre les idées en place.

À en juger par son expression, Thierry ne me croyait pas. Je ne pouvais pas lui en vouloir. Je ne me serais pas crue moi-même. Une fois de plus, Anita me sauva la mise en se frottant l'estomac.

– Bon, ça m'a donné faim tout ça. On rentre se faire des pizzas ?

Je la regardai d'un air effaré. Puis mon ventre gargouilla. Pour la première fois depuis ma mort, j'avais faim. La sensation était à la fois familière et dérangeante. Je poussai le cadavre du bout de ma bottine. Sans sa tête, il ne me ressemblait plus trop. Il suffisait d'imaginer qu'il s'agissait de quelqu'un d'autre.

– On ne peut pas le laisser là.

J'avais hâte qu'il disparaisse de ma vue. Hâte de m'éloigner de ce lieu de cauchemar et d'oublier tout ça. Enfin… Dans la mesure où j'occupais le corps d'un autre, bien sûr. Anita balança d'un geste négligent la tête dans un massif de fleurs, puis traîna la dépouille à sa suite. Elle possédait une force étonnante pour son petit gabarit. Je tiquai au moment où je compris qu'elle avait l'intention d'abandonner le cadavre là.

– On ne le remet pas dans la tombe ? m'étonnai-je.

La chasseuse me lança un regard étonné.

– Tu sais laquelle c'est ?

– Euh… Non.

– *Imbécile !* siffla Johan. *Les corps des vampires se décomposent en quelques minutes. On les abandonne toujours sur place.*

La moutarde me monta au nez. Je croisai les bras sur ma poitrine, fermai les yeux et pensai de toutes mes forces :

– *Je ne suis pas un chasseur ! Comment aurai-je pu le savoir ? Si tu veux donner le change, il va falloir me fournir un peu plus d'informations*.

Pas de réponse. Johan était vexé, ou alors il ne m'avait pas entendue. Une poigne solide se posa au creux de mon épaule.

– Johan ? Tu n'as vraiment pas l'air dans ton assiette. Viens, il vaut mieux rentrer.

– Où ? demandai-je étourdiment.

– À l'appartement. À moins que tu ne veuilles passer chez le toubib ?

– Non, pas besoin. Tout va bien.

L'appartement ? Quel appartement ? Nous vivions ensemble ? Je n'avais rien contre profiter un peu de la compagnie du bel apollon.

– *Thierry et Anita sont mes colocataires*, intervint soudain Johan, sortant de son mutisme. *Ils sont stagiaires, comme moi. L'appartement est fourni par le Bram.*

– *Le Bram ?* lui renvoyai-je mentalement.

Comme quoi, la communication fonctionnait très bien quand il le voulait. Cela m'éviterait au moins de passer pour une folle en parlant toute seule.

– *Le Bureau local. Situé rue Bram Stocker. Bref, ne leur fais jamais confiance. Anita est complètement folle et Thierry est… euh… folle aussi, d'une certaine façon. Reste loin de lui. Et*

arrête de le regarder comme s'il était une sucette géante !

Une sucette drôlement appétissante même. Sauf qu'occupant un corps de garçon, je n'avais aucune chance de pouvoir poser mes pattes dessus. Dommage.

– Johan, ça va ?

La voix d'Anita me tira de mes pensées licencieuses. Je lui adressai un grand et faux sourire.

– Oui. Je mangerais bien des pizzas.

– Tu *détestes* les pizzas, remarqua Thierry.

Beau, mais casse-pieds. On ne pouvait pas tout avoir dans la vie, me consolai-je en clopinant à travers les allées du cimetière, mon jean imbibé de sang, embarrassée d'un corps qui ne m'appartenait pas. À ce moment, je n'espérais qu'une chose : que la soirée se termine mieux qu'elle n'avait commencé.

4. Des goûts et des couleurs

L'appartement se situait rue Polidori. Une coïncidence improbable si notre bonne ville de Carpate ne s'était amusée, vingt ans auparavant et sous l'influence d'un conseil municipal pris de boisson, à renommer toutes les rues du nom d'écrivains fantastiques. Les retombées touristiques avaient depuis entériné leur choix. Malgré sa situation à l'écart des grandes voies de circulation, des festivals culturels et du soleil, Carpate attirait chaque année des centaines de visiteurs amateurs de dents longues et de dentelles noires. La bibliothèque municipale s'enorgueillissait de posséder la plus vaste collection française de littérature fantastique. Je venais même de vérifier que les vampires n'étaient pas qu'une légende.

Alors que je montais l'escalier étroit et grinçant, je me rappelai les paroles de Johan. *L'appartement est fourni par le Bram.* Au vu de la vétusté des lieux, le Bureau ne devait pas rouler sur l'or.

– Je tuerais pour une douche chaude, haletai-je, parvenue sur le palier du cinquième.

– Je croyais que l'eau chaude était mauvaise pour la peau ? objecta Thierry.

Soit ce type avait décidé de me pourrir la vie, soit il avait des doutes sur ma nature. Les deux hypothèses me déplaisaient.

– Tu voudrais aussi prendre une douche chaude si tu étais couvert de sang de vampire.

– *Ça*, c'est mauvais pour la peau, appuya Anita.

Au moins une qui me comprenait. Qu'elle me commande des pizzas et nous deviendrions les meilleures amies du monde. *Amis*, corrigeai-je mentalement. Il allait me falloir un moment pour me faire à ma nouvelle identité de garçon.

– *Le garçon, c'est moi*, intervint Johan. *Toi, tu es juste une squatteuse.*

– *Arrête de lire mes pensées. Tu pourrais témoigner un peu plus de respect à tes aînés.*

– Je suis *dans tes pensées. Et crois-moi, j'aimerais bien en sortir.*

Nous étions d'accord sur ce point. Dans l'intervalle, toutefois, c'était moi qui profiterais de la douche chaude et des pizzas. Le parquet grinça comme un chat écorché quand je posai un pied dans le couloir d'entrée.

– *Ma chambre est au fond à droite*, m'indiqua Johan. *La salle de bains juste en face.*

J'y courus, heureuse d'échapper aux remarques de mon apollon, au moins pour quelques minutes. Le soulagement s'évapora cependant à la vue du décor de la chambre.

– Tu as un fétichisme pour le noir ?

– *Tu as quelque chose contre le noir ?*

À petite dose, non. De là à en recouvrir entièrement ma chambre, il y avait un pas que je n'avais jamais franchi. Couettes, rideaux, mobilier et jusqu'aux vêtements qui dégorgeaient de la penderie, tout arborait des teintes funèbres.

– En fait, je *déteste* le noir.

Punaisés au mur, des posters de jeunes gens trop maquillés me regardaient d'un air sinistre. J'arrachai le plus proche.

– *Eh !* protesta Johan. *N'abîme pas mes posters !*

– Ils me flanquent la chair de poule.

Avant même d'avoir parcouru les quelques livres de la bibliothèque, je savais que j'allais détester. Quant au lecteur MP3 posé sur une étagère, je préférais épargner le massacre à mes tympans.

– *Bonjour les préjugés*, grogna Johan.

– Désolée, mais mon style, c'est plutôt la musique pop, les romans d'amour et les robes à volants.

– *Normal, tu es une fille.*

– Une femme, je te prie. D'ailleurs, ce n'est pas une question d'âge ou de sexe, mais d'état d'esprit. Le tien me semble plutôt… sombre.

Vexé, Johan se mura dans le silence. Je devais trouver un moyen de sortir au plus tôt de ce corps. Dix jours de tête-à-tête avec lui et je deviendrais folle pour de bon. J'attrapai au passage un pantalon et un T-shirt, à peu près propres, et me dirigeai vers la salle de bains. Au moment où j'allais ouvrir la porte, Thierry en sortit. Torse nu, les cheveux encore humides, un appel vivant à la luxure. Au lieu de me céder le passage, il se planta devant moi pour me scanner, façon contrôle douanier. Pour un peu, j'aurais vu des lasers rouges sortir de ses yeux. Mais non, ses iris étaient d'un banal marron. En revanche, il avait de longs cils noirs et fournis, une bouche charnue…

– *Bon, ça suffit !* cria Johan. *Entre tout de suite dans la salle de bains.*

Surprise par son éclat, j'obtempérai. Je bousculai Thierry sans un mot avant de claquer la porte derrière moi.

– *Tu n'as pas compris ce que je t'ai dit ?* insista mon colocataire. *N'encourage pas ces tendances malsaines ! En tout cas, pas avec mon corps !*

Je ne l'écoutais plus. Je contemplais mon reflet dans le miroir. Malgré les vêtements noirs, si je m'étais croisée dans la rue, je me serais sûrement retournée. Thierry était une bombe, dans le genre mauvais garçon. Moi – enfin, Johan –, c'était autre chose. Cheveux longs aux épaules, d'un noir qui semblait naturel, traits androgynes, prunelles d'un surprenant bleu turquoise et assez de quincaillerie sur le visage pour déclencher tous les portiques d'aéroport. Je triturai du bout de l'index l'anneau dans ma lèvre inférieure. Ce n'était pas douloureux comme je m'y étais attendu.

– *C'est une manie chez toi de mater les mecs ?* fulmina Johan. *Laisse mon corps tranquille !*

– Je te rappelle que je vais devoir le laver, alors laisse un peu la pudeur de côté. J'en ai vu d'autres.

Si je n'avais pas de copain officiel, je ne refusais jamais une aventure, à l'occasion. Je jugeai toutefois prudent de ne pas aborder cet aspect-là de la question avec Johan. D'autant que malgré mes affirmations, je n'étais pas vraiment à l'aise avec l'idée de toucher son corps nu.

– Comment se fait-il que vous soyez d'âges si différents ? demandai-je dans l'espoir de donner le change. Anita a au moins la quarantaine.

– Elle a 44 ans, et Thierry, 31. On ne naît pas avec l'anima. Celle-ci apparaît au cours de la vie, en général après un événement violent.

– Violent dans quel genre ? Elle est apparue quand pour toi ?

Johan hésita. J'en profitai pour ôter mon jean du bout des doigts. Le sang de vampire avait raidi le tissu et teinté ma peau d'une vilaine couleur pourpre. Le T-shirt et les chaussettes suivirent. Restait le caleçon. Les doigts sur l'élastique, je tremblai. Allons, j'avais déjà vu plus d'un homme nu ! Mais ces hommes n'étaient pas *moi*. Quelle situation abracadabrantesque ! J'en aurais ri si je n'avais pas été aussi gênée.

– *Mon anima s'est réveillée l'an dernier*, fit précipitamment Johan, qui devait ressentir mon trouble. *Après une tentative de suicide.*

– Ah, désolée.

Au fond, je n'avais pas vraiment envie de discuter de cela avec lui. La diversion me donna néanmoins le courage de faire glisser le caleçon pour me précipiter sous la douche.

Avec un frisson de dégoût, j'ouvris l'eau en grand.

– *Ne fais pas ça !* m'avertit aussitôt Johan, pénible jusqu'au bout.

– Et pourquoi pas ? demandai-je, la moutarde me montant au nez.

Le ronflement de la tuyauterie répondit pour lui. Je sursautai, puis m'ébouillantai en m'efforçant de réduire le débit. Dans l'appartement voisin, des hurlements de bébé me signalèrent que je ne manquerais pas, le lendemain, de recevoir la visite de jeunes parents exaspérés. Enfin, avec un peu de chance, ce serait Johan qui leur parlerait, si cette curieuse connexion disparaissait durant mon sommeil. Je bâillai sous le jet d'eau chaude. Les fantômes ne dorment pas. J'avais perdu l'habitude.

– *Pas ce savon !* m'interrompit Johan alors que je m'emparais d'un flacon de gel douche.

– Quoi encore ?

– *C'est celui de Thierry.*

– Et alors ? Il n'est pas empoisonné, que je sache ?

Johan soupira. Il devait comme moi espérer que le lien entre nous se romprait avant que nous ne nous soyons mentalement entre-tués. Je versai un peu de gel dans ma main, puis le fis mousser sur ma poitrine. Jusque-là, tout allait bien. Je frottai énergiquement mon visage, mes bras, mes cuisses, mon ventre, puis mes pectoraux. Mes doigts se contractèrent involontairement en passant sur les tétons, cherchant un arrondi qui ne s'y trouvait pas. Restait le bas… J'abordai les fesses avec l'impression d'être une perverse. Sauf que je me pervertissais moi-même. Johan se taisait enfin. Il devait ressentir la même chose. Pour un peu, je l'aurais presque plaint. Je n'eus pas le courage de m'attaquer au devant. J'espérai que le ruissellement de l'eau savonneuse ferait son effet tout seul. Et quand bien même, pour un soir, ce n'était pas bien grave si je n'entrais pas dans les détails. Sortie de la douche, je frottai ma peau à l'en arracher, et m'empressai de passer des vêtements propres. Trop fatiguée pour affronter mes colocataires, en dépit de la faim, je décidai d'aller me coucher directement. L'oubli dans le sommeil était un luxe que je pouvais enfin me permettre.

5. Chez Violette

– *Retire tes pattes de là !*

Je me redressai d'un coup. Mon front heurta une mâchoire couverte d'une barbe rase. Je poussai un cri de douleur et frottai ma tempe endolorie tandis que je m'efforçai de rassembler mes esprits. Mon auriculaire accrocha l'anneau dans ma lèvre inférieure.

– Que… qu'est-ce qu'il se passe ? bredouillai-je, désorientée.

– J'aimerais bien le savoir, me répondit une voix chaude, légèrement voilée.

Elle suffit à éveiller de délicieux frissons dans mon corps encore endormi. À mon grand embarras, je sentis mon entrejambe réagir et tirai la couette sur moi tandis que Johan glapissait d'indignation.

– J'ai fait un cauchemar, m'excusai-je.

– On dirait bien, grommela Thierry en se frottant le menton. Tu te sens mieux ?

– Euh… Oui.

Affirmation purement mensongère. Au contraire de ce que j'avais espéré, je me trouvais toujours dans le corps de Johan. Le fait que celui-ci répondît à mes émois ne m'incitait guère à l'optimisme sur la suite des événements. Thierry me lança un regard calculateur de sous ses longs cils.

– Ton réveil n'a pas sonné. Tu as dix minutes pour être à l'heure.

– À l'heure où ?

Trop tard, il avait tourné les talons. Peu après, j'entendis l'eau couler dans la salle de bains.

– On est dans la panade, remarquai-je à voix haute.

– *Je ne te le fais pas dire*, répondit lugubrement Johan.

Je m'étirai longuement. À part quelques courbatures, dues à mes mésaventures de la veille, je n'avais mal nulle part. Comme il était bon de posséder de nouveau la force et la souplesse de la jeunesse ! Je m'interrompis en plein bâillement. Je ne devais pas perdre de vue que ce corps ne m'appartenait nullement et par conséquent, mieux valait ne pas trop m'y habituer. Je tripotai le réveil pour me donner une contenance.

– Où suis-je censée me rendre ?

– *Aux Lilas. Une maison de retraite. C'est là que je travaille.*

– Tu es aide-soignant ?

– *Infirmier.*

– Infirmier ? Ça ne va pas !? Je n'ai jamais fait une piqûre de ma vie !

– Je te dirai comment faire.

– Pas question.

– Tu ne vas pas me faire virer, quand même ?

J'enfouis ma tête entre mes bras avec un gémissement. Non, je ne voulais pas attirer d'ennuis à Johan. De là à exercer un métier aussi particulier sans aucune qualification, il y avait un monde.

– Je n'ai qu'à me faire porter pâle.

– Ça va les embêter.

Mon hôte involontaire avait donc une conscience professionnelle ? Il remonta de quelques crans dans mon estime. Pas assez pour me décider à aller manier les seringues.

– Moins que si j'empoisonne un pensionnaire par erreur. Si tu pouvais maîtriser le corps à ma place, ça pourrait marcher. Mais avec de simples conseils, je doute de m'en sortir.

Johan rumina, le temps que je trouve des vêtements à peu près propres. Ceux dans lesquels j'avais dormi étaient froissés et trempés de sueur. Je pêchai au hasard dans le placard un T-shirt noir à l'effigie d'un groupe de métal et un jean de la même couleur. Plus que le caleçon… Je m'efforçai de ne pas regarder en direction de mon bas-ventre durant les opérations. M'y habituerai-je un jour ? Je m'interrompis au milieu du mouvement. Un jour ?

– Combien de temps allons-nous rester comme ça ?

– *Aucune idée*, avoua Johan. *Le moins possible, j'espère.*

Je me laissai tomber sur le lit. Et si je demeurai à jamais prisonnière de ce corps étranger ? Qu'adviendrait-il de moi ? Et de Johan ? La vision de mon ancien corps décapité traversa fugitivement mon esprit. J'étais morte. Cette situation était vraiment malsaine.

– Tu m'as dit que tu étais stagiaire. Parmi les formateurs, il y a forcément quelqu'un qui peut nous aider, non ?

– Nous avons une seule formatrice, en réalité, Violette Roullier. Et non, je ne lui fais pas confiance. Quant aux autres chasseurs, je ne les connais pas assez.

– Au fait, si tu travailles, quand suis-tu cette formation ?

– Cours du soir. Allez, dépêche, tu vas être en retard et ma supérieure est une peau de vache.

Je me levai en soupirant. Une barbe naissante me râpa les doigts quand je me frottai la joue. Encore une chose qu'il allait falloir apprendre, si la situation perdurait.

– Je n'aime pas ça.

– Parce que tu penses que ça me plaît ?

Non, bien sûr. Une pointe de remords me traversa tandis que je nouais mes cheveux en arrière. Pauvre Johan. La situation était pire encore pour lui que pour moi. Au moins, je me trouvais aux commandes.

– Où se trouve la maison de retraite ?

– À dix minutes par la ligne 10. Si tu cours, tu attraperas le bus de 6 h 30.

– Génial. Tu n'aurais pas pu être, je ne sais pas, moi, étudiant par exemple ?

Seul un silence glacé me répondit. Je sortis de ma chambre. L'eau coulait toujours dans la douche et aucun son ne provenait de la chambre d'Anita.

– Et eux, ils font quoi comme travail ?

– Thierry est professeur d'EPS et Anita standardiste. Ils commencent plus tard.

– D'accord. Où est ton sac ?

– Mon sac ? Je ne suis pas une fille ! Tout se trouve dans le blouson.

J'enfilai le cuir noir en soupirant. Même le parfum musqué dont il était imprégné m'insupportait. Jamais ma route n'aurait dû croiser celle de Johan. Nous étions aussi différents que l'eau et l'huile. Comment avions-nous pu en venir à nous mélanger ?

***

Vers 20 heures, un mal de crâne épouvantable me sciait la tête. J'avais bouclé ma journée de travail sans catastrophe, mais avec la conviction intime que le métier d'infirmier n'était pas fait pour moi. À peine rentrée à l'appartement, j'avais plongé dans le sommeil, sans prendre la peine de manger. Thierry m'avait réveillée juste avant de partir chez Violette, pour notre séance de formation. J'aurais préféré que ce fût Anita. Mon colocataire trop sexy provoquait chez moi des réactions embarrassantes que je ne savais pas comment gérer.

– Tu te sens mieux ? lança Anita en sortant de la boulangerie.

Je piochai avec reconnaissance dans le sac en papier qu'elle me tendait. Mon ventre vide gronda d'anticipation. Manger était certainement l'un des grands plaisirs de l'existence, je ne m'en rendais compte qu'après en avoir été privée.

– Oui, merci. J'ai dû chopper un virus au boulot, j'ai bien transpiré cette nuit.

La façon de parler de Johan commençait à déteindre sur moi. Ce qui était une bonne chose pour ne pas éveiller les soupçons de mes camarades, mais m'horripilait néanmoins.

– Un virus, répéta Thierry avant d'enfoncer un croissant entier dans sa bouche.

Ce n'est pas parce qu'on est beau qu'on a forcément de bonnes manières. Mon attention se focalisa toutefois sur sa lèvre inférieure ; une miette y était restée accrochée. L'envie irrationnelle d'aller la cueillir du bout de ma langue me vrilla le ventre… et aussi une partie de mon anatomie dont je n'avais pas l'habitude.

– *Contrôle-toi un peu !* glapit Johan.

Il était sans doute plus habitué à réagir aux jolies filles. Désirer un garçon avec un corps de garçon… Il avait raison, mieux valait penser à autre chose. Je terminai mon pain au chocolat en savourant chaque miette.

– On étudie quoi ce soir ? demandai-je en me léchant les doigts.

– Comme d'habitude, répondit Anita avec un regard surpris.

Encore une boulette. Je me frottai vigoureusement la nuque pour inciter Johan à me lâcher plus d'informations sur les cours.

– *Nous ne sommes pas au même stade de notre formation*, m'apprit mon colocataire. *Anita possède une anima depuis trois ans, Thierry deux. Je suis le plus jeune en la matière – mais pas le moins doué*, ne put-il s'empêcher de fanfaronner.

– *Combien de temps dure la formation ?*

– *Jusqu'à ce que Violette décide qu'on est prêt à partir sur le terrain. Ce peut être six mois comme six ans.*

Un doute soudain me traversa l'esprit.

– *Attends. Qui te dit que je possède de l'anima, moi ?*

– *Si tu es devenu un fantôme et ton corps un vampire, tu en as forcément.*

– *Pourtant je n'en avais pas avant ma mort.*

– *C'est juste qu'elle ne s'était pas exprimée. Je t'ai dit qu'il fallait un choc pour qu'elle se*

déclenche. Tu as dû avoir une vie tranquille.

Certes. J'aurais bien aimé que ma mort l'ait été aussi ! Ma mort… Il était étrange de parler de moi en tant que morte alors que je marchais, que je respirais, que je sentais encore le goût du pain au chocolat sur ma langue. Et si tout ça n'était qu'un mauvais rêve ?

– *Crois-moi, j'aimerais bien*, grogna Johan.

Nous étions deux. En attendant, il fallait bien faire contre mauvaise fortune bon cœur. Je prélevai un deuxième pain au chocolat dans le sac en papier, histoire de prendre des forces avant l'épreuve.

– Je préférerais surtout que Violette arrête de nous faire travailler l'extériorisation de l'anima, soupira Anita. Je suis une corpo, aucune chance que je parvienne à produire un avatar.

Je songeai au canard du fantôme dans le cimetière. Malgré sa forme ridicule, j'avais senti sa puissance… avant que je ne grille tout.

– *Ton anima a quel avatar ?* demandai-je à Johan.

– *Je n'ai pas encore réussi à le matérialiser*, marmonna-t-il, gêné. *En tout cas, évite de faire ton truc avec le feu, là. Ce n'est pas le moment de se faire remarquer !*

– *Mais peut-être qu'en apprenant les techniques relatives à l'anima, j'arriverai à sortir de ton corps ?*

C'était me montrer bien optimiste. Mais en l'absence d'autres pistes, je me raccrochai à ce que je pouvais. Johan grogna, sceptique. Je tendis la main pour un troisième pain au chocolat.

– Désolée, je n'en ai plus, s'excusa Anita. D'habitude, tu dis que ces trucs sont pleins de graisses saturées.

Je retirai ma main comme si je m'étais brûlée. Pourquoi Johan ne m'avait-il pas prévenue ?

– Oh, c'est le virus. Il m'a donné faim, prétextai-je.

– La faim est une bonne maladie, s'amusa Anita.

Thierry n'avait pas l'air convaincu, pour sa part. Mon petit doigt me disait qu'il allait être bien plus difficile à leurrer. Je ralentis pour pouvoir discuter dans ma tête sans avoir l'air complètement ahurie.

– *Et Thierry ? Est-il lui aussi, comment dis-tu déjà ? Un totus ?*

– *Thierry, c'est du hors classe. Reste loin de lui.*

Beau et doué ? Tous les talents, ce garçon. Pourtant Johan ne le portait manifestement pas dans son cœur.

– *Que lui reproches-tu au juste ?*

Pour la première fois depuis le début de nos échanges, Johan s'empêtra dans ses explications :

– *Il est… euh… Tu vois… Enfin…*

– *Je ne vois rien du tout.*

– *Il s'intéresse aux* garçons *!* explosa Johan.

L'information mit quelques secondes à parvenir jusqu'à mon cerveau. Ma première réaction fut « dommage ». Puis je me souvins que j'étais, techniquement, un garçon.

– *N'y pense même pas !* siffla Johan.

Je repoussai à l'arrière-plan de mon esprit l'image des lèvres pleines de Thierry. Impossible de jouer un tour pareil à mon hôte. Si Thierry ne repoussait pas mes avances, dans quelle situation Johan se trouverait-il quand je lui aurais rendu son corps ? Je ne devais pas perdre de vue qu'il s'agissait d'un prêt aussi temporaire qu'involontaire. Puis, draguer dans un corps de garçon, je n'avais pas le

mode d'emploi. D'un point de vue technique s'entend. Ma réaction matinale demeurait gravée au fer rouge dans ma mémoire.

– *Je t'ai dit d'arrêter de penser à ça !* insista Johan.

Au même moment, Anita s'arrêta devant une devanture de fleuriste. Je m'immobilisai. Pour qui voulait-elle acheter un bouquet ? Voyant que je ne bougeais pas, elle se tourna vers moi.

– Tu viens, Johan ?

J'époussetai le sucre sur mes doigts pour me donner une contenance. Alors c'était là, *Chez Violette* ? Une boutique de fleurs ?

– *C'est une couverture*, m'expliqua Johan, condescendant. *Les locaux réservés à la formation se trouvent derrière. Un bon conseil avant d'entrer : avec Violette, garde profil bas.*

Un carillon de clochettes salua notre entrée. Un parfum lourd et sucré, caractéristique des boutiques de fleurs, flottait dans la pièce mal éclairée. Je sursautai quand une chose poilue vint se frotter à mes mollets. Un chat ! Un grand matou noir avec des reflets roux et des yeux verts, digne d'un compagnon de sorcière. Je me penchai pour le gratter entre les oreilles.

– Je croyais que tu détestais les chats ? remarqua Thierry d'une voix neutre.

Prise en faute, je me relevai d'un bond. Jamais je ne m'en sortirais si Johan ne pensait pas à me communiquer les informations en temps et en heure ! Les joues brûlantes, je décidai de contre-attaquer pour détourner l'attention de l'adversaire :

– En quoi cela te dérange-t-il ?

Thierry n'eut pas le temps de répondre. Une petite vieille jaillit des entrailles de l'arrière-boutique, comme un diable de sa boîte. Courbée par l'âge, le visage creusé de rides, elle marchait appuyée sur un râteau. Mais son regard bleu brillait d'un éclat vif, derrière ses lunettes dorées.

– Entrez donc. Je finis de rempoter le vampire et je suis à vous.

Rempoter le vampire !? Je sonnai l'informateur à l'intérieur de mon crâne.

– *Le vampire est-il une espèce de fleur ?*

Johan gloussa. Pour la première fois depuis notre union accidentelle, il exprimait une marque de gaieté. Tant pis si c'était à mes dépens.

– *Un vampire mort se décompose très vite et constitue paraît-il un terreau idéal*, expliqua-t-il.

– Quelle horreur !

– Quoi ?

La question d'Anita me fit prendre conscience que je m'étais exprimée à voix haute. Je me mordis la lèvre inférieure dans une vaine tentative de rattraper mes paroles.

– Cette plante, là-bas, bredouillai-je. On dirait un… Enfin elle est moche.

La fleur m'évoquait un sexe féminin, ce dont je ne souhaitais pas discuter avec Anita. Celle-ci caressa amoureusement les pétales roses.

– C'est une orchidée. Tu n'aimes pas ?

– Non.

Je lorgnai d'un sale œil la rose aux pétales écarlates qui s'épanouissait dans la jardinière dont Violette remuait la terre. Elle me paraissait un peu trop vivace pour une plante de serre. Sa teinte ne rappelait-elle pas celle du sang ? Alignées dans des pots en métal, derrière, se dressaient des tiges vertes à l'odeur pénétrante. Je reniflai deux ou trois fois avant de l'identifier.

– De l'ail ?

– Il a toujours été là, remarqua Violette, penchée sur sa jardinière.

Je me mordis une fois de plus la lèvre inférieure. À ce rythme, mon imposture ne tarderait pas à être démasquée.

– *L'ail est-il vraiment efficace contre les vampires ?* demandai-je à Johan.

– *Non, ça, c'est le sens de l'humour de Violette.*

L'intéressée frappa ses gros gants de jardinage l'un contre l'autre avant de les retirer. Dessous, ses mains étaient gantées de mitaines en dentelle noire. Elle posa son tablier sur le comptoir, puis, d'un signe de tête, nous invita à la suivre. Nous traversâmes une arrière-boutique encombrée d'outils de jardinage et de produits d'entretien à l'odeur nauséabonde. Le magasin donnait sur une minuscule cour pavée qui, même en ce mois de décembre, débordait de verdure. Violette nous fit passer par une porte-fenêtre grinçante, encastrée dans une arche de pierre face à l'arrière-boutique. Celle-ci ouvrait sur une salle à manger haute de plafond et étroite de fenêtres. Dans la pénombre, je ne vis pas les deux marches de dénivelé et manquai m'étaler de tout mon long. Mes deux colocataires allèrent s'installer de chaque côté d'une immense table de bois. Son plateau, récemment ciré, collait un peu aux doigts. Je les imitai, m'efforçant de refréner ma curiosité. Poser des questions dont Johan connaissait la réponse aurait achevé de mettre la puce à l'oreille d'un Thierry déjà suspicieux. Feignant la fatigue, je posai le menton sur mes mains jointes et baissai les paupières.

– *Nous ne sommes que trois élèves ?* m'étonnai-je auprès de mon hôte.

– *Oui*, répondit Johan comme si j'avais dû le savoir. *Les chasseurs sont rares. Environ un éveil à l'anima par an, pour une ville de la taille de Carpate, c'est déjà beaucoup.*

– *Combien la ville compte-t-elle de chasseurs en tout ?*

– *Je ne sais pas vraiment. Je n'ai jamais vu le Bram réuni en entier. Je dirais une vingtaine maximum.*

– *C'est suffisant ?*

– *Les vampires ne sont pas si nombreux non plus. Pour en devenir un, le défunt doit posséder une anima latente. Peu de gens sont dans ce cas.*

– *La différence, c'est que ni eux ni les spectres n'ont de date de péremption,* remarquai-je, me souvenant de mes adversaires du cimetière. *Tant qu'ils ne croisent pas la route d'un chasseur, du moins.*

– Monsieur Colombier ? Vous êtes avec nous ?

Il fallut quatre secondes à la question pour pénétrer mon esprit, puis quatre autres pour que je me souvienne que Colombier était mon nom de famille. Enfin, celui de Johan.

– Euh, oui, oui, bredouillai-je, le feu aux joues.

Je devais avoir l'air parfaitement idiote, le regard perdu dans le vague tandis que je me concentrai sur mon dialogue intérieur. Clignant des yeux, je me concentrai de nouveau sur ce qui m'entourait.

– Bien, approuva Violette. Pour nous échauffer, nous commencerons par des projections d'avatar.

À côté de moi, Anita laissa échapper un soupir de désespoir. Mes paumes posées à plat sur la table cirée se poissèrent de sueur. Johan m'avait affirmé être incapable d'une telle chose. Mais qui pouvait prédire ce qui allait se passer, à présent que j'occupais son corps ? Je levai la main.

– Excusez-moi, mais je préférerais être dispensé. Je souffre d'un léger virus et…

– Johan, je connais tes excuses par cœur. Épargne ta salive et fais de ton mieux, ou alors prends la porte. Définitivement.

– *Non*, paniqua aussitôt Johan. *Tu ne peux pas me faire renvoyer !*

– *Tu veux que je grille tout le monde ? Que se passera-t-il si je lance les mêmes flammes que dans le cimetière ?*

– *Mets-toi face au mur. Et puis elle t'a demandé d'essayer, pas de réussir.*

– *Je ne sais même pas comment je suis censée faire*, grommelai-je en me levant toutefois pour aller me placer ainsi que le suggérait Johan.

Un mur de brique recouvert de fougères, incongrues en intérieur, occupait le fond de la salle. Les pauvres risquaient d'avoir chaud aux feuilles. Mes camarades se tournèrent comme moi vers le mur. Mieux valait éviter les accidents de formation. Je me souvenais encore des paroles de Johan : « Si tu t'étais pris ce canard en pleine face, tu serais morte. » Surtout si, comme l'affirmait ce dernier, les chasseurs étaient si peu nombreux. Je fermai les yeux, tentant de me rappeler comment j'avais procédé dans le cimetière. Une sensation entre l'ancrage physique et la dérive mentale, un peu comme tenter de projeter son esprit hors de son corps. Un vertige s'empara de moi. Je vacillai sur mes jambes et fis un pas en arrière. Avais-je raison d'essayer ? Ce pouvait être dangereux. Et puis, comment expliquer un phénomène que Johan ne savait pas maîtriser ? D'un autre côté, c'était peut-être ma seule chance de réussir à nous séparer. J'inspirai une grande bouffée d'air avant de reprendre mon effort.

Les bras tendus devant moi, paumes vers le haut, je fermai les yeux tandis que je donnai une impulsion mentale. Le vertige me reprit. J'avais l'impression que le sol se dérobait sous mes pieds. Anita poussa un petit cri. J'ouvris les yeux sur la forme éthérée d'une licorne galopant entre la table et le mur. Son corps brillait des mêmes flammes bleues que celles du cimetière, rassemblées en une forme presque solide. Comment étais-je parvenue à ce résultat ? Aucune idée. Peut-être que l'absence de danger immédiat m'avait aidée à mieux contrôler le processus.

– Tu as réussi, dit Anita en battant des mains. C'est merveilleux !

L'animal s'évanouit au moment où je baissai les bras. Je luttai pour reprendre mon équilibre, appuyée à la table derrière moi. Au moins, je m'en étais tirée sans provoquer de catastrophe. Je risquai un œil en direction de Violette. Elle avait retiré ses lunettes pour me contempler d'un air songeur. Quant à Thierry, il me fixait comme s'il venait de me pousser une paire d'ailes.

– *Y a-t-il un problème ?* m'informai-je auprès de Johan.

– *Un problème !? Qu'est-ce qu'il t'a pris ? Je t'avais dit de faire semblant ! Je ne serai jamais capable de reproduire ce phénomène. Un avatar est spécifique à son propriétaire et… Une licorne, franchement !*

– *Désolée. J'espérais que ça pourrait être utile.*

– *Utile à quoi ? Les avatars ne servent que contre les spectres !* s'exclama mon hôte, hargneux.

Il aurait tout de même pu se montrer un peu plus aimable. Je faisais de mon mieux pour lui venir en aide et lui rendre son corps. Après tout, j'aurais pu me l'approprier définitivement, si j'avais eu de mauvaises intentions. Un frisson remonta le long de ma colonne vertébrale à cette perspective. Non, je ne devais jamais l'envisager. Violette remit ses lunettes sur son nez.

– Tu t'es entraîné seul ?

– Euh… Oui, répondis-je, sans savoir si c'était positif ou non.

– C'est pour ça que tu te promenais tout seul dans le cimetière hier ! triompha Anita.

– Je voulais… Enfin…

Je coulais un regard désespéré à Violette. Devais-je sauter sur l'occasion pour justifier mon

comportement ? Ou risquais-je au contraire d'éveiller sa méfiance ? Elle tapota son menton d'un index songeur.

– Tu aurais dû m'en parler.

– Je… euh… Je ne savais pas si ça allait marcher avant d'avoir essayé sur le terrain.

Un nouveau silence s'étira. Si Anita semblait ravie de ma réussite, Violette et Thierry paraissaient plus réservés. Le regard du second me donna la chair de poule. Comme s'il essayait de me déshabiller du regard – pire : de voir à l'intérieur de moi. De nouveau, j'éprouvai l'envie presque irrésistible de me confier à lui. De le toucher pour me stabiliser. Je n'avais jamais ressenti ce genre de choses avant et je ne savais comment réagir.

– *Laisse-le*, grogna Johan, hargneux. *C'est Violette qu'il faut convaincre.*

Notre formatrice se fendit au même instant d'un grand sourire, qui la fit ressembler à la grand-mère dans une publicité pour les yaourts.

– Bon, eh bien, puisque nous avons la preuve que tu sais à présent utiliser ton côté spiritu, il ne nous reste plus qu'à t'entraîner le mieux possible. Thierry te donnera un coup de main.

L'intéressé me sourit à son tour. J'eus l'impression que la température montait en flèche dans la pièce et croisai les jambes pour masquer un début d'érection. Non, je ne m'habituerais jamais à ce truc !

– Bienvenue au club des chasseurs de fantômes ! déclara-t-il de cette voix rauque et incroyablement sexy.

Si seulement j'avais pu trouver un moyen d'éteindre les grondements de rage de mon hôte ! Il me gâchait tout le plaisir.

– *Au moins*, lui dis-je pour le calmer, *il n'a plus l'air de se méfier de moi.*

– *Garde tes distances !*

Impossible de le raisonner. Craignait-il mes réactions face à Thierry, ou n'était-ce qu'une manifestation d'homophobie de sa part ? Plus je connaissais le personnage, moins je l'appréciais.

– Et puisque tu sembles aimer le terrain, ajouta Violette, nous nous y rendrons ensemble pour la prochaine leçon.

– Sur le terrain ? Vous voulez dire, pour chasser des fantômes ? demandai-je, catastrophée.

Je n'avais aucune envie de tomber sur la rescapée du cimetière ou pire. Johan avait raison, j'aurais mieux fait de m'en tenir au rôle du cancre de la classe.

– Ne t'inquiète pas. Je n'ai pas pour habitude de mettre la vie de mes élèves en danger, m'indiqua Violette. Enfin… Moins souvent qu'ils ne le font seuls, continua-t-elle avec un clin d'œil.

Le rouge me monta aux joues. Dans quel pétrin m'étais-je encore fourrée ? Jouer les infirmiers sans formation était déjà bien assez compliqué sans que je n'aille ajouter des spectres à l'équation !

– Vous ne risquez rien avec moi, ajouta Violette en remontant ses lunettes du bout de l'index.

Je m'efforçai de ne pas montrer mon incrédulité. La vieille femme semblait plus frêle qu'une rose fanée.

– *Violette a été l'une des plus fameuses totus de son époque*, souligna Johan. *N'oublie pas que face à un fantôme, seul l'avatar compte. Pour les vampires, tu peux toujours utiliser l'anima pour augmenter tes forces.*

– *L'anima ne diminue pas avec l'âge ?*

– *Au contraire. Violette te semble peut-être inoffensive, mais je te garantis qu'elle te vaincrait d'une seule main.*

Je considérai la vieille femme avec un nouveau respect. Peut-être la chasse aux fantômes se révélerait-elle moins catastrophique que je ne le redoutais. Après tout, comme elle l'avait souligné, elle n'avait aucun intérêt à tuer ses élèves. Sauf si elle les soupçonnait d'être autre chose que ce dont ils avaient l'apparence…

– Thierry, ajouta-t-elle à l'intention de mon colocataire, cela sera un bon entraînement pour ton brevet.

– *L'examen de fin de formation*, m'informa Johan avant que je n'aie posé la question. *Un volet corpo, un volet spiritu. Si tu réussis les deux, tu passes totus. Mais il suffit d'un seul pour opérer sur le terrain.*

Je me massai les tempes. Le mal de crâne, oublié sous le choc de l'avatar, revenait à la charge. Trop de choses m'échappaient. Un monde entier, dont je ne soupçonnai pas l'existence dix jours plus tôt. Avais-je vraiment été un jour Jennifer, l'agent immobilier ? Les contours de mon ancienne personnalité commençaient déjà à s'effriter, rongés par mes nouvelles découvertes ainsi que par la conscience de ma mort. Peut-être mon âme finirait-elle par se dissoudre d'elle-même, rendant de la sorte le contrôle à Johan ? Une partie de moi se révoltait à cette perspective. Pourtant, c'était bien ce qui m'attendait, après avoir quitté son corps. La voix de mon hôte me fit sursauter :

– *La bibliothèque !* insistait-il. *Demande l'accès à la bibliothèque. Nous trouverons peut-être des informations sur la façon de défaire ce lien.*

– Oui, acquiesçai-je docilement.

Je n'avais pas le droit de m'inquiéter de mon avenir. J'étais déjà morte, que pouvait-il m'arriver de pire ? La seule chose que je pouvais faire, c'était éviter à Johan de subir le même sort.

– Tu disais ?

Je sursautai en me rendant compte qu'une fois de plus, j'avais répondu à Johan à voix haute. Il y avait de quoi tourner schizophrène.

– Je… euh… j'aimerais consulter quelques livres, annonçai-je entre mes dents, serrées pour les empêcher de claquer. Au sujet des avatars. Pour mieux comprendre.

Je m'attendais à ce que Violette me rie au nez ou m'annonce qu'elle avait découvert mon imposture. Mais elle se contenta d'acquiescer d'un signe de tête.

– Vas-y. Pendant ce temps, je vais travailler avec Anita.

– Tu as besoin d'aide ? demanda Thierry.

– Non, lâchai-je trop vite, je vais me débrouiller.

Une ombre de déception traversa le visage de mon camarade. Ou était-ce du soupçon ? Que dirait-il s'il savait la vérité ? Nous éliminerait-il sans état d'âme ? Je frissonnai à l'idée qu'une fois le lien coupé avec Johan, je redeviendrais un fantôme comme un autre. Autrement dit : une proie à éliminer. À moins que je disparaisse dans le processus. Ce serait peut-être la moins douloureuse des solutions.

– Tu as l'air…, commença Thierry.

– Très bien. Je vais très bien. Ne t'inquiète pas, je reviens tout de suite, dis-je en tournant les talons.

Je sentis néanmoins son regard peser sur ma nuque alors que je quittai la salle d'entraînement. Pas de doute : il me fallait trouver dans les plus brefs délais un moyen de briser ce maudit lien !

6. Les révoqués

La bibliothèque se trouvait à gauche en sortant de la salle d’entraînement. Un escalier branlant, dépourvu de rambarde, menait à sa porte vermoulue dont la peinture verte s’écaillait. Je manquai m’étaler une fois de plus sur ses marches. Cet immeuble était une vraie chausse-trappe ! Aucune partie ne se trouvait d’équerre avec les autres, ni à l’horizontale ni à la verticale. Comme si on les avait construites indépendamment avant de les assembler tant bien que mal.

Le battant gonflé d’humidité s’ouvrit en hurlant. Les gonds auraient bien eu besoin d’une goutte d’huile ! Derrière, une humidité poussiéreuse m’agressa les narines. Je m’avançai avec précaution.

– J’espère que tu n’es pas allergique aux acariens, marmonnai-je à l’intention de Johan.

Celui-ci ne prit pas la peine de me répondre. Les rayonnages, eux aussi, semblaient faits d’éléments rapportés au cours des ans. Pas un n’avait la même hauteur ni le même écart entre les étagères que ses voisins. Certains avaient été installés en travers des allées, obligeant le visiteur à faire de longs et incertains détours pour parvenir à son but. Je tentai de me repérer au plafond : si ça se trouvait, cette pièce avait la dimension de Notre-Dame ! J’en avais pour la nuit pour découvrir quelque chose là-dedans. Et ce n’étaient pas les ampoules jaunes et nues accrochées ça et là qui allaient me faciliter la tâche. Elles éclairaient moins bien qu’une bougie.

– S’orienter là-dedans nécessite des super-pouvoirs, grognai-je en contournant un buffet à l’ancienne, garni de livres défraîchis en guise de vaisselle. Où cherche-t-on ?

Johan marmonna des paroles indistinctes. Il n’en savait pas davantage que moi. Avec ça, nous étions bien partis. Soudain, je distinguai une silhouette courbée derrière la section « Histoire ».

– Monsieur ! appelai-je. Attendez !

– *Non, ne fais pas…*, tenta de m’arrêter Johan.

Trop tard. Le bibliothécaire trottinait déjà dans notre direction. Une écharpe s’enroulait autour de son cou, son pardessus gris avait connu des jours meilleurs, et la nicotine avait taché sa moustache poivre et sel. Une aura bleutée enrobait ses gestes de douceur. Un spectre ! Bien ma veine ! Que fabriquait un fantôme dans la bibliothèque de ceux censés les pourchasser ?

– *Que désirez-vous, mademoiselle ?* me demanda-t-il d’une voix douce.

– Je cherche…

Ma voix s’étrangla. Mademoiselle ? Je frottai mon menton rugueux. Non, je n’avais pas changé d’aspect. Et même avec des cheveux longs, Johan n’aurait pu passer pour une fille.

– *N’ayez crainte, mademoiselle. Les fantômes voient les âmes sous leur véritable aspect, mais je sais garder un secret.*

J’attrapai une encyclopédie sur une étagère pour la brandir devant moi comme un bouclier. Les questions se bousculaient sous mon crâne. Comment distinguait-on une âme-fille d’une âme-garçon ? Pourquoi ne voyait-il pas celle de Johan ? Et surtout, que faisait-il là ?

– En tant que chasseur, ne devrais-je pas vous tuer ? demandai-je prudemment.

Le spectre étouffa un rire poli dans son poing.

– Vous pourriez essayer. Même si votre éveil a commencé, vous êtes très loin d’avoir le niveau pour éliminer un vieillard tel que moi. Je hantais cette bibliothèque bien avant votre naissance.

– Pourquoi Violette vous autorise-t-elle à rester ?

– Seuls ceux que j’y autorise peuvent me voir, répondit Edmond en frottant ses mains l’une contre l’autre.

Par moments, elles disparaissaient l’une *dans* l’autre. Je me forçais à détourner les yeux du spectacle.

– Pourquoi moi ?

– C’est vrai, je ne l’avais jamais vu, moi, renchérit Johan.

– J’aide qui a besoin de moi.

J’étreignis l’encyclopédie un peu plus fort. Et s’il s’agissait d’un piège ? S’il attendait que je lui tourne le dos pour sucer mon âme ? À qui me fier ?

– Je ne connais même pas votre nom.

– Je m’appelle Edmond. À présent, si vous voulez bien me suivre, la leçon de Violette ne durera pas toute la nuit.

– Comment savez-vous ce que je cherche ?

– Quoi que ce soit, vous le trouverez où je vous mène.

Sur quoi, il me tourna le dos. Je reposai mon encyclopédie sur l’étagère.

– À ton avis, on le suit ou on va chercher Violette ? demandai-je à Johan.

– On le suit. Tu n’auras qu’à lui envoyer ta licorne si ça tourne mal.

Devant pareille insouciance, je commençai à comprendre pourquoi il s’était retrouvé en difficulté au cimetière. Par ailleurs, il avait bien davantage confiance en mes capacités qu’en moi-même. Néanmoins, j’emboîtai le pas au vieil homme. Avant de piler net.

– Tu n’avais pas dit que les fantômes âgés devenaient fous à lier ? Celui-ci m’a l’air plutôt sain d’esprit.

– Il existe sans doute des exceptions.

Sans doute ? J’inspirai à fond. La poussière me fit tousser. Comment retrouver l’état de concentration nécessaire pour faire jaillir ma licorne en cas de nécessité ? Elle n’était pas sortie de ma poche ! Face à un spectre aussi puissant qu’Edmond, je n’avais aucune chance. Celui-ci s’arrêta pour m’attendre. Il avait un bon sourire de grand-père, mais mes parents m’avaient toujours dit de me méfier des vieux messieurs qui vous offraient des bonbons.

– Nous y sommes presque, m’encouragea-t-il.

Dix rayonnages plus loin, nous parvînmes devant une grille rongée par la rouille. Une obscurité complète régnait derrière.

– Ce *sont les archives du Bram*, m’expliqua Edmond. *Interdites aux stagiaires en principe.*

– Pourquoi ? Il y a des sortilèges superpuissants cachés dans des grimoires ?

– Désolé de vous décevoir, mademoiselle, mais la magie n’existe pas. Les archives consignent

les rapports du Bureau, en particulier ceux sur les révoqués.

– Les révoqués ?

– Les chasseurs qui ont commis une faute professionnelle. Certains ont utilisé leur anima pour attaquer des vivants, par exemple. D'autres ont voulu conserver à leur côté le vampire d'un de leurs proches. D'autres encore ont tenté de réincarner un spectre. L'un d'eux aura peut-être connu le même problème que vous ?

Peut-être. Ou alors, il s'agissait d'un piège. J'examinais le système de fermeture de la grille. Un cadenas de vélo remplaçait le verrou cassé. Pas de clé en vue. Edmond se moquait de moi.

– Comment puis-je entrer ?

Edmond tendit la main. Un souffle d'air glacé traversa la bibliothèque. Le cadenas se couvrit de givre avant de s'ouvrir avec un léger déclic.

– *Il est drôlement balèze, pour pouvoir agir sur la matière comme ça !* souffla Johan.

Raison de plus pour ne pas me jeter dans la gueule du loup. L'obscurité s'ouvrait devant moi comme un cauchemar. Je reculai d'un pas.

– *Je comprends votre méfiance, mademoiselle*, m'assura Edmond, *mais si j'avais voulu vous tuer, j'en aurais eu cent fois l'occasion quand vous erriez entre les rayonnages. N'ayez crainte, je ne suis qu'un humble bibliothécaire. Mon rôle se borne à guider les visiteurs.*

À ce compte, j'étais la Belle au bois dormant. Cependant, je n'avais aucune autre piste. Johan se taisait, m'abandonnant la responsabilité de la décision. La grille hurla littéralement quand j'ouvris la porte.

– *Fais un peu attention !* siffla Johan.

Il en avait de bonnes. Je tâtonnai à la recherche d'un interrupteur. Après plusieurs toiles d'araignées, une épaisse couche de poussière et un paquet de fils électriques, je mis enfin la main dessus. Une lumière ocre jaillit, éclairant un bureau noyé sous la paperasse. Des dossiers suspendus jouaient aux dominos dans les armoires métalliques. Je me tournai vers Edmond, mais celui-ci avait disparu.

– Je cherche quoi, au juste ?

– *Les dossiers*, décida Johan.

– Il y en a des centaines !

Pas rassurant quant à la carrière de chasseur, à la réflexion. J'en tirai un au hasard. Nom et prénom inconnus. Aucune mention de la raison de la révocation. Mon soupir souleva un nuage de poussière.

– On en a pour des siècles.

– *Parcours déjà les noms. Peut-être que l'un d'eux me dira quelque chose.*

– Pointue, ta méthode de recherche…, ne pus-je m'empêcher d'ironiser.

– *Si tu as une meilleure idée, je t'écoute.*

Je n'en avais pas, aussi me résignai-je à sortir un par un les dossiers poussiéreux de leur berceau. Johan m'arrêta au quarantième.

– *Camille Ménégond ! Je connais ce nom.*

– Ah bon ?

– *C'était la mère de Thierry.*

– Quoi ?

Un appel lointain retentit.

– Johan !

Quelqu'un me cherchait. Je sortis en hâte des archives, éteignis la lumière et verrouillai la grille derrière moi. Réchauffé, le cadenas se remit en place avec un léger déclic. Le dédale des rayonnages m'avala aussitôt. Quelques mètres plus loin à peine, j'aurais été incapable de retrouver le chemin des archives.

– Johan ? Où es-tu ? insista la voix d'Anita, plus proche.

Le dossier Camille Ménégond était toujours serré contre ma poitrine. J'avais quelques secondes avant qu'Anita ne me trouve. Mon dévolu se jeta sur un épais volume relié, assez haut et large pour pouvoir glisser le document à l'intérieur. Un nuage de poussière s'éleva quand je claquai les pages.

– Je suis là ! me signalai-je enfin.

Anita se présenta quelques secondes plus tard. De toute évidence, elle était plus douée que moi pour se repérer dans la bibliothèque.

– Tu viens ? Violette ferme.

– J'arrive. Je voulais emprunter ce bouquin, dis-je en brandissant mon trophée.

– *Avatars et chimères*, déchiffra Anita. Contrôler ton avatar t'a changé !

– Pas tant que ça, protestai-je. C'est la... euh... transition qui me déstabilise, mais tu verras, je redeviendrai bientôt moi-même.

– Franchement, j'aimerais mieux pas, déclara Anita en me tournant le dos.

Johan lança à son intention quelques qualificatifs peu aimables. Charmante ambiance. Je serrai le livre contre moi et posai le menton sur sa tranche poussiéreuse. Bientôt, tout ceci ne me concernerait plus.

***

Sur le chemin du retour, mes camarades me demandèrent environ dix fois chacun si je me sentais bien. Il fallait croire que je n'avais pas l'air dans mon assiette. Je rêvais d'une douche chaude et de mon lit ; mais j'avais un dossier à éplucher d'urgence, et ce dernier semblait peser plusieurs tonnes au bout de mes bras. En quoi l'histoire de la mère de Thierry allait-elle nous aider ? Je me sentais coupable vis-à-vis de lui. Et paradoxalement, j'avais toujours autant envie de me blottir entre ses bras musclés. Entre ça et ces histoires d'anima, je ne savais plus trop où j'en étais.

– Pas de scène pour la douche cette fois-ci, décrétai-je en me jetant dans la salle de bains avant que mes colocataires aient eu une chance de poser le pied dedans. En tant qu'infirmier, tu as l'habitude de ce genre de choses, non ?

Ma première journée dans le métier m'avait ôté toute notion de pudeur pour un bon moment.

– *Mais là, c'est mon corps*, fit remarquer Johan.

– Et c'est le mien aussi en ce moment.

Un silence angoissé se fit sous mon crâne. Au moment de poser un pied sous le jet d'eau chaude, je réalisai que, pour la première fois, j'avais revendiqué ce corps comme étant le mien. Ce constat me troubla tant que je me savonnai sans même y penser.

– Je ne le ferai jamais, dis-je à Johan, ma voix étouffée par le bruit de l'eau. Te voler ton corps.

– *Mais tu y as pensé. Un corps jeune et en bonne santé… Ce serait une nouvelle vie pour toi.*

– Ne raconte pas n'importe quoi. Je suis morte, tu t'en souviens, non ? J'ai combattu mon propre corps, au cimetière.

Une nausée me tordit l'estomac, rien qu'à ce souvenir. J'appuyai mon front contre le carrelage frais. Pouvoir ressentir cela en sachant qu'on était mort… Il y avait de quoi devenir folle. Je me figeai sous le jet. Johan avait bien dit que les spectres devenaient tous fous, n'est-ce pas ? Peut-être en ressentais-je les premiers effets ?

– *Calme-toi*, fit Johan. *Une âme ne peut mourir tant qu'elle est rattachée à un corps. Comme tu n'as pas à te nourrir des émotions des autres, je crois que tu ne crains pas la folie pour le moment.*

– Et après ? Si je redeviens un spectre, tu me tueras ?

Johan hésita trop longtemps. Je sortis de la douche et entrepris de me sécher avec une vigueur propre à m'arracher la peau.

– *Ça dépend si tu deviens… bizarre. Mais si tu restes comme Edmond, je pourrai sans doute faire une exception.*

Edmond. J'avais déjà oublié le fantôme bibliothécaire. La preuve presque vivante que tous les spectres ne devenaient pas fous – ou du moins, pas fous dangereux. La preuve également qu'une âme pouvait survivre très longtemps hors de son corps… Je ne savais s'il fallait m'en réjouir ou m'en alarmer. Le souvenir de mes premières journées de solitude désincarnée ne m'incitait pas à vouloir renouveler l'expérience. J'enfilai mon pyjama, fière d'avoir mené l'entretien du corps sans trop de gêne.

– *N'oublie pas de me raser*, me rappela Johan, au moment où je me dirigeais vers la porte.

Dire que je pensais avoir fait le plus dur…

***

Thierry m'attendait à la sortie de la salle de bains, avec ses yeux laser.

– Tu t'es coupé, remarqua-t-il.

Ses doigts sur ma peau me firent l'effet d'une décharge électrique. Je luttai de toutes mes forces pour ne pas tourner la tête et enfouir mon nez dans sa paume, respirer son odeur et oublier tout le reste. À la place, je reculai légèrement le bassin dans l'espoir de masquer une érection naissante.

– C'est pas grave, bredouillai-je.

Johan s'étranglait de rage à l'arrière-plan de mon esprit. Je pensai au dossier qui m'attendait sur mon lit. Rien de tel qu'une bonne trahison pour vous calmer face à l'objet de vos fantasmes. Ses doigts se retirèrent de ma joue, laissant une impression de vide presque insupportable.

– Tu sais, je me demande si…

– Si quoi ?

Il recula à son tour.

– Rien. Je me fais sans doute des idées. Bonsoir, Johan.

– Bonsoir, jetai-je avant de m'enfuir sans demander mon reste.

Tant pis pour le dîner, je n'avais pas envie de me montrer sociable ce soir. Je verrouillai la porte derrière moi et m'emparai d'*Avatars et chimères*, dont j'extirpai le dossier Camille Ménégond.

– J'espère au moins qu'il en vaut le coup, grommelai-je en l'ouvrant.

Durant les deux heures suivantes, je m'absorbai dans la lecture des rapports. D'après ceux-ci, Camille avait été une brillante totus. Révélée dès l'âge de 10 ans, elle avait passé son brevet à 18. À 20 ans, elle avait épousé un spiritu du bureau de Carpate, de dix ans son aîné. Celui-ci lui avait

donné deux enfants avant de mourir au combat.

– C'est triste, commentai-je.

– *Qu'est-ce que tu imaginais ?* grogna Johan. *Que la vie d'un chasseur ressemblait à un jeu vidéo ?*

– Oui… enfin, non.

Ma rencontre avec les spectres du cimetière m'avait convaincue du danger qu'ils présentaient. Néanmoins, le côté « magique » de l'anima me laissait croire que le chasseur s'en sortait toujours. De toute évidence, ce n'était pas le cas.

– Ça ne donne pas envie de se lancer dans la carrière… Pourquoi as-tu accepté ?

– *Tu crois que j'ai eu le choix ? Les chasseurs repèrent rapidement les gens dotés d'une anima. À partir de là, soit ils peuvent te former, soit ils t'éliminent.*

– T'éliminer !? Mais pourquoi ?

– *Quelqu'un qui se baladerait avec ce pouvoir sans savoir l'utiliser est potentiellement dangereux.*

– Je croyais que ça ne servait qu'à combattre les vampires ou les spectres.

– *L'avatar peut détruire n'importe quelle âme. Y compris à l'intérieur d'un corps bien vivant. Pour ce qui est d'augmenter les capacités physiques… Inutile de te faire un dessin, si ?*

Je baissai de nouveau le nez sur mes papiers. Ceux-ci prouvaient que les autorités étaient au courant de l'existence des chasseurs et de leurs proies. Un secret d'État bien gardé. Un secret mortel… Tout compte fait, j'étais heureuse de laisser le boulot à Johan. Celui-ci ne me convenait manifestement pas.

Rien de notable après la mort du mari. Camille avait élevé ses enfants seule tout en poursuivant son activité de totus. Puis sa fille aînée, de cinq ans plus âgée que Thierry, avait à son tour déclaré l'anima.

– L'anima est-elle héréditaire ?

– *Dans certaines familles, oui. Mais la plupart du temps, elle se déclare de façon aléatoire.*

Je parcourus rapidement la feuille concernant Marion Ménégond.

– Morte à 19 ans ? Quelle horreur !

Plus j'en apprenais, moins le métier de chasseur me plaisait. Marion était morte durant sa dernière année en tant que stagiaire, tuée par un vampire. À partir de là, l'histoire partait en vrille. Comme moi, Marion fut divisée en deux entités distinctes, spectre et vampire. Au lieu de l'éliminer, sa mère tenta une opération interdite : réunir l'âme et son corps.

– *Nous y sommes !* jubila Johan.

– Peut-être, ou peut-être pas. Manifestement, l'opération a mal tourné.

Très mal, même. Non seulement Marion-spectre et Marion-vampire n'avaient pas fusionné, mais en plus, elles avaient tué Camille.

– Pauvre Thierry !

– *On s'en fout. Cherche plutôt s'ils mentionnent où elle avait appris le rituel de réunification.*

Toujours aussi charmant, ce cher Johan. Je n'avais décidément aucune envie de passer ce qu'il restait de jours à son corps enfermée dans la même boîte crânienne que lui. Aussi, j'épluchai avec soin les pièces du dossier consécutives au décès de Camille.

– Là, pointai-je, la liste des gens interrogés lors de l'enquête *post mortem*.

Je la parcourus jusqu'à la mention « témoin rituel ».

– Léa Brishen. Ce nom me dit quelque chose.

– C'est le nom de jeune fille de Camille, espèce de gourde !

– Reste poli, s'il te plaît. Nous partageons peut-être le même corps, mais nous n'avons pas gardé les cochons ensemble. Et non, ce n'est pas à cause du nom de jeune fille de Camille. Je le connais d'ailleurs, mais impossible de remettre le doigt dessus.

Johan se mura dans un silence maussade tandis que je lisais la fin du dossier. L'histoire se terminait sur le cas du seul survivant de la famille Ménégond. Sa grand-tante maternelle, Léa Brishen s'était vu refuser la garde de l'enfant, lequel ne possédait à l'époque aucune anima. Il avait donc atterri à l'assistance publique.

– *Arrête de t'apitoyer sur son sort*, grommela Johan. *Il s'en est bien sorti, non ?*

– Oui, mais j'imagine que l'assistance publique, ce n'est pas très folichon même si on n'est plus du temps de Zola…

– Tu crois qu'avoir des parents alcooliques, c'est plus drôle ?

L'acidité dans la voix de Johan me dissuada de lui poser des questions à ce sujet. Certaines plaies demeuraient manifestement à vif.

– Au moins, nous avons un nom, à présent : Léa Brishen. Il ne reste plus qu'à la trouver.

– Pourquoi ?

– Tu as bien lu, non ? « Témoin rituel », cela veut dire qu'elle a assisté à l'opération menée par Camille. Donc, au minimum, elle sait comment ça marche.

– Ah ? Mais alors, elle a dû avoir des ennuis !

– Elle a certainement été révoquée. Ce qui explique qu'on lui ait refusé la garde de l'enfant.

– Tu es sûr qu'ils ne l'ont pas purement et simplement éliminée ?

– Les révoqués sont placés sous surveillance. À moins qu'ils ne l'aient jugée irrécupérable…

– Et puis, elle doit avoir un certain âge. En plus, ce n'est pas un rituel de réunification qu'il nous faut, mais plutôt l'inverse.

– Si elle connaît l'un, elle connaît forcément l'autre.

J'avais des doutes sur la question, mais après tout, Johan s'y connaissait mieux que moi. Je décidai sagement de ne pas agacer davantage mon irascible colocataire. Une petite recherche sur Internet et nous serions fixés sur le sort de Léa Brishen. En voulant allumer l'ordinateur, je remarquai le téléphone portable posé à côté sur le bureau. Dix messages en absence.

– Cathy, Enzo, Yanis…, énonçai-je à voix haute. Des amis ?

– Laisse tomber. Je m'en occuperai quand nous aurons réglé notre affaire.

– Mais si l'un d'eux appelle, je réponds quoi ?

– Tu ne réponds pas. Il n'y a rien d'urgent.

Comment pouvait-il le savoir sans avoir lu les messages ? Il accordait bien peu de considération à ses amis. D'un côté, cela m'arrangeait : je n'aurais pas à gérer des relations avec des personnes dont j'ignorais tout. Mais cela ne contribuait pas à me rendre Johan plus sympathique. J'éteignis le téléphone et allumai l'ordinateur.

Le moteur de recherche m'aiguilla aussitôt sur Léa Brishen. Pas difficile : celle-ci exerçait officiellement le beau métier d'auteur. Je survolai sa bibliographie. Horreur et contes de fées, tout un programme dont une bonne partie devait être plus vraie que ne le supposaient ses lecteurs. Et elle habitait…

– À deux cents kilomètres d'ici. Au terminus de la ligne de train.

– *Parfait. Allons-y.*

– Non.

– *Comment ça, non ?*

La tension dans sa voix était perceptible. Johan se trouvait à ma merci : si je refusais de l'aider à nous séparer, il ne lui restait même plus ses yeux pour pleurer.

– Je voudrais d'abord effectuer cet exercice pratique, expliquai-je. Si jamais quelque chose tournait mal, autant que je sache me défendre.

Cela sonnait tout à fait raisonnable. Je dissimulai de toutes mes forces, y compris à moi-même, un motif moins avouable, sur lequel je refusais de m'interroger : passer encore un peu de temps avec Thierry. Une fois la séparation effectuée, celui-ci me tuerait sans doute si nos chemins venaient à se croiser de nouveau. Alors je voulais avoir l'occasion d'être un peu amie avec lui, même juste pour un soir, même sous la surveillance de Violette. Je n'aurais pas su expliquer pourquoi si on me l'avait demandé ; j'avais juste la sensation que c'était très important, et pas seulement en raison des frissons que je ressentais à son contact.

– *Après-demain matin, alors*, marchanda Johan. *Juste après l'exercice.*

– D'accord. Si tout s'est bien passé.

J'éteignis l'ordinateur et me jetai sur le lit, incertaine du tour pris par nos recherches. Devais-je me réjouir d'être bientôt séparée de Johan ? Redouter ce qui suivrait ? Ou encore, craindre Léa qui n'avait pas hésité à se livrer à une opération interdite ? Je m'endormis avant d'avoir trouvé la réponse.

7. Le feu de Saint-Elme

La journée du lendemain se traîna sans fin. Dès le réveil, je subis les moqueries de Johan parce que je persistais à faire pipi assise « comme une mémé ».

– Tu préférerais que je te tripote la tuyauterie ?

– Tant que tu fermes bien la porte…

Le métier d'infirmier devait prévenir contre la pudeur excessive, comme me le prouva le reste de la journée.

– Pourquoi as-tu choisi cette profession, au fait ?

Cela collait mal avec l'absence totale de sensibilité que je percevais chez lui. Je le vis presque hausser les épaules.

– Le hasard, une opportunité… Contrairement à ce que tu crois, la compassion n'est pas une qualité pour ce job.

Trop de patients et trop peu de temps pour s'occuper de chacun. Je comprenais son point de vue, sans l'approuver toutefois. Plusieurs réflexions vinrent me conforter dans mon opinion.

– Vous êtes bien aimable, aujourd'hui, me lança, presque suspicieuse, une vieille femme aux cheveux blancs comme la neige et raides comme des baguettes.

– Vous êtes certain de ne pas avoir de frère jumeau ? me demanda une autre en triant avec soin les ingrédients de sa part de quiche.

– On nous a changé notre Johan, pour sûr, conclut un vieillard qui mordillait le fourreau de sa pipe éteinte.

L'intéressé fulminait à l'arrière de mon esprit, mais j'étais trop occupée à éviter les bourdes pour lui prêter attention. Ses collègues ne m'étaient d'aucune aide : manifestement, il ne s'était pas fait d'amies parmi elles. Et comme il l'avait signalé, la compassion ne semblait pas la qualité majoritaire dans l'effectif. Je soupirai de soulagement quand l'heure de la sortie arriva. Même affronter des spectres me paraissait une plaisante perspective en comparaison.

Thierry m'attendait à l'appartement avec une copieuse collation. Chocolat chaud, cookies juste sortis du four et salade de fruits frais : l'eau me monta à la bouche. Dans l'enthousiasme du moment, je faillis me jeter à son cou pour l'embrasser, mais une réaction inopinée dans mon bas-ventre m'arrêta net. Plus efficacement, en tout cas, que les cris de Johan. Décidément, je ne me faisais pas à ce corps étranger. Plus tôt j'en serais débarrassée, mieux cela vaudrait.

– Que me vaut l'honneur ? demandai-je en me glissant à table.

– Tu ne manges pas assez, répondit sobrement mon colocataire. Tu vas avoir besoin de forces

pour ce soir.

Il avait pris la peine de préparer tout cela pour moi ! Des larmes de gratitude me montèrent aux yeux. Et l'envie de me blottir entre ses bras revint, lancinante. Si seulement les choses s'étaient passées autrement ! Si je l'avais rencontré plus tôt, si j'avais été plus garçon… D'accord, je n'avais jamais eu aucune chance. Et j'en éprouvais un regret douloureux.

– Merci, dis-je simplement en attrapant un bol fumant.

– *Je n'aime pas le chocolat*, crut bon de signaler Johan.

– *Ta gueule.*

Ce garçon avait décidément une déplorable influence sur moi. Voilà que je devenais grossière. Mais il me tapait sur les nerfs depuis trop longtemps. Son cynisme, sa vulgarité, son homophobie latente… Tout me déplaisait chez lui. Le destin nous avait joué un drôle de tour en nous enfermant ensemble. En représailles, je bus un litre de chocolat en dévorant mes cookies jusqu'à la dernière miette, sous le regard satisfait de Thierry. Anita, à son retour, se plaignit que nous n'avions rien laissé.

– J'en referai ce week-end, promit Thierry.

Ce week-end… Je ne connaissais rien de leurs existences. Avaient-ils une famille, des amis, des conjoints ? Une vie en dehors du travail ? Les activités du Bram devaient leur laisser bien peu de loisirs. J'avais envie de les connaître mieux – surtout Thierry, je dois l'admettre – mais à quoi bon, puisque je devais bientôt les quitter ? Le chocolat pesa soudain lourd dans mon estomac.

– Tu es prêt ? me demanda Thierry avec un sourire à me faire fondre comme une motte de beurre au coin du feu.

J'étais certaine qu'en regardant attentivement, on aurait vu des étoiles dans mes yeux. Prête ? Je ne l'étais certes pas. Je ne le serais jamais. Il avança soudain sa main en travers de la table et serra mes doigts, glacés en dépit de la chaleur de ma tasse, dans sa grande paume chaude. Des frissons électriques remontèrent le long de mon bras jusque dans ma poitrine, et plus bas. Je me tortillai sur ma chaise. Je n'avais pas envie qu'il me lâche, mais je ne savais pas comment maîtriser les réactions de mon corps. Johan feulait de rage comme un puma.

– Tout va bien se passer, je te le promets.

J'aurais aimé partager la même certitude. Le sourire que je lui rendis vacillait au bord de mes lèvres. Mais j'étais heureuse qu'il vienne avec moi.

***

Je resserrai frileusement le col de mon manteau. Avec le soir, les températures avaient perdu plusieurs degrés. Ce n'était pas un temps à traîner dans les rues. Surtout dans ce quartier sinistre. Les volets de l'immeuble étaient cloués, sa peinture écaillée et son toit à demi effondré. Même les chats errants avaient déserté le secteur.

– Pourquoi les fantômes choisissent-ils toujours des demeures lugubres ? grognai-je. Ils ne pourraient pas hanter les galeries Shelley ?

– Ils le font pour se nourrir, répondit Thierry. Mais ils se reposent à l'écart.

Son souffle formait de la buée dans l'air froid. Il avait laissé ouvert le devant de son blouson de cuir et une mèche rebelle taquinait son sourcil droit. Autant dire que mon attention se trouvait davantage captivée par sa personne que par le bâtiment décrépi devant lequel nous faisions le guet.

Violette, pour sa part, restait au chaud dans la voiture. Elle ne devait intervenir que si les choses tournaient mal.

– J'ai lu *Les Mystères de Tombeciel* au fait, lançai-je, autant pour tâter le terrain que pour trouver un sujet de conversation. C'est sympa.

Thierry se raidit. Il avait donc reconnu le titre, l'un des plus grands succès de Léa Brishen. Le seul que j'avais pu trouver à la librairie, dans l'après-midi. Je l'avais seulement survolé, mais il entrait de toute évidence dans la catégorie du divertissement. L'auteure jouait de son passé de chasseuse sans le prendre au sérieux. Comme Thierry ne répondait pas, je décidai de mettre les pieds dans le plat.

– Léa Brishen est ta grand-tante, non ?

– *Mais qu'est-ce que tu fous ?* siffla Johan à l'arrière de ma tête.

Thierry se contenta d'acquiescer d'un bref signe du menton. Un menton adorable, creusé d'une fossette en son milieu et recouvert d'une très courte barbe dorée. Malgré le froid ambiant, j'eus soudain très chaud.

– *Arrête ça tout de suite !* s'égosilla Johan.

En vain. J'étais la seule à l'entendre et je n'avais pas la moindre intention de l'écouter.

– Tu la vois souvent ?

Thierry bascula son poids d'une jambe sur l'autre, mal à l'aise. Quand il se frotta le menton de son poing replié, le crissement me donna envie de poser mes lèvres sur sa joue, pour en ressentir le piquant. Par chance, le froid paralysait les réactions de mon corps, ce qui me mettait plus à l'aise qu'à l'appartement.

– Pas très.

– Pourquoi ?

– C'est… c'est compliqué. Depuis quand ça t'intéresse, d'ailleurs ?

– Si nous devons travailler ensemble, mieux vaut apprendre à nous connaître, non ?

Ses yeux plongèrent dans les miens, m'ôtant momentanément la capacité de respirer. Je repoussai sans pitié Johan et ses trépignements de rage dans un tout petit coin de mon esprit. Ma main se levait déjà vers la joue de Thierry quand la réalité se rappela à moi. Dans quelques heures, ce corps ne m'appartiendrait plus. Inutile de laisser tout le monde dans une situation embarrassante. Je reculai d'un pas. Thierry détourna la tête. Avais-je perçu un éclair de déception dans ses yeux ?

– Nous nous connaissons déjà, remarqua-t-il d'une voix neutre. Mais tu changes, en as-tu conscience ?

Je ne changeais pas : j'étais quelqu'un d'autre. Là était tout le problème. Si Thierry comptait sur une quelconque évolution de la part de Johan, il serait amèrement déçu quand celui-ci aurait repris les commandes. Une grosse boule se forma dans ma gorge. Je l'utilisais pour parvenir à mes fins, sachant que je l'abandonnerais avec les conséquences.

– Eh bien, pourquoi ne pas rendre visite à ta grand-tante ? me forçai-je à proposer d'un ton joyeux. J'adorerais rencontrer l'auteure du livre. Et puis, ça nous ferait une occasion de discuter au chaud, pour une fois.

Johan était au bord de l'apoplexie mentale.

– *Arrête de le draguer !*

– *Il me faut bien un prétexte pour aller voir la tante Léa.*

– *Mais le tien est complètement bidon ! Il va se douter de quelque chose !*

Thierry cligna des yeux. Je passai du chaud au froid en quelques secondes. L'air avait cristallisé autour de nous. Soudain, l'heure n'était plus à la discussion.

– Fantôme ! cria mon camarade en me repoussant d'une violente bourrade.

Je me raccrochai à une gouttière couverte de givre. Le froid du métal me brûla la peau. L'air glacial se congelait sur mes lèvres et une fine pellicule blanche recouvrait mes sourcils.

– *Le froid est une manifestation des spectres quand ils essayent de voler ton énergie vitale*, m'expliqua Johan. *Sors ton avatar !*

Facile à dire. J'avais l'impression que le froid avait pénétré jusqu'à mon cerveau. Impossible de sentir cette énergie que je devais condenser pour la projeter à l'extérieur. Thierry s'interposa entre moi et le spectre, une petite vieille qui aurait eu l'air inoffensive si elle n'avait pas retroussé ses lèvres sur ses canines. Sans parler de l'aura bleutée qui l'entourait. La même lueur bleue enveloppa soudain mon camarade. Il jeta ses bras vers l'avant ; la silhouette spectrale d'un lion se détacha de lui avant de se jeter sur le fantôme. Malgré le danger, un sifflement d'admiration m'échappa. Ça, c'était la classe ! Si seulement j'avais écopé d'un avatar en forme de fauve au lieu d'une licorne… Néanmoins, la petite vieille parvint à éviter l'attaque. Elle se mit à hurler, si fort et sur une note si aiguë que je me bouchai les oreilles, par réflexe. Les volets de l'hôtel grincèrent. Levant les yeux, je vis une dizaine d'autres spectres flottant en l'air, bras écartés, bouche grande ouverte.

– Retourne à la voiture, m'ordonna Thierry d'une voix calme.

– Je ne te laisse pas tout seul, protestai-je.

– *Fais ce qu'il te dit, pour une fois !* s'écria Johan. *Tu n'es pas de taille.*

– Et Violette ?

Je me tournai vers la voiture. Une gangue de glace épaisse d'un pouce recouvrait celle-ci. Inutile d'espérer de l'aide de ce côté tant que Violette n'aurait pas donné un bon coup de dégivrage. Par la même occasion, la retraite m'était coupée.

– Je ne comprends pas, murmura Thierry, le regard rivé à nos assaillants. Le coin est tranquille, d'habitude.

À croire que j'attirais les ennuis. Je m'efforçai de me calmer. À deux contre dix, sans mon avatar, la bataille était perdue d'avance. Les spectres avançaient lentement dans notre direction, comme s'ils savouraient leur victoire d'avance. Je gonflai mes poumons d'air glacial. La fatigue me gagnait déjà et même sans miroir, je savais que mes lèvres devaient arborer la même teinte bleue que celles de Thierry.

– Vise un fantôme à la fois, me conseilla mon camarade en claquant des dents.

Un à la fois ? Il n'avait jamais joué au bowling ! Dix d'un coup : l'occasion de réussir le strike de ma vie. Je relâchai d'un bloc ma pression intérieure. Hélas, aucune licorne ne montra le bout de son nez. Au lieu de cela, des flammes bleues m'entourèrent, montèrent aussi haut que l'immeuble, puis roulèrent en direction des spectres comme un raz-de-marée. Thierry recula de plusieurs pas, une expression incrédule sur le visage. Des hurlements m'apprirent que j'avais atteint mon but. Les fantômes touchés par les flammes s'éparpillaient en une gerbe d'étincelles, avec des craquements de brindilles sèches. Les plus éloignés tentèrent de reculer, en vain : la marée de flammes les noya inexorablement. J'avais peut-être manqué mon avatar, mais l'alternative se révélait sacrément efficace !

– Tu as vu ça ? demandai-je en me tournant vers Thierry avec un grand sourire.

J'eus à peine le temps de savourer son expression stupéfaite avant que le choc en retour ne me fauche. Brusquement, toute chaleur quitta mon corps. Mes membres refusèrent de m'obéir plus longtemps et même ma colonne vertébrale devint aussi molle qu'un caramel au soleil. Je m'effondrai au sol comme un vieux tas de chiffons.

***

Je repris connaissance dans la voiture de Violette. Même le tissu des sièges était imprégné de cette lourde odeur fleurie, caractéristique de sa boutique. Ma joue reposait sur une surface tiède. Je battis des paupières pour tenter d'éclaircir ma vision encore floue. Une main charitable écarta mes cheveux trop longs de mon visage.

– Comment te sens-tu ? demanda une voix douce et chaude, attirante comme un gros pull en laine par une froide nuit d'hiver.

J'avais envie de m'enrouler dedans. Pour le reste, j'avais l'impression d'être passée sous un bulldozer. Cela n'empêcha pas ma température de monter de plusieurs degrés quand je m'aperçus que les cuisses de Thierry me servaient d'oreiller. Bizarre que Johan n'ait pas encore réagi.

– *Johan ?* interrogeai-je dans un flash de panique.

– *Je suis là… Qu'est-ce que tu as fait ?*

Excellente question. Je remuai ma langue dans ma bouche avec l'impression d'avoir avalé une pleine poignée de farine. Enfin, je parvins à articuler :

– S'qui c'est passé ?

– Tu as utilisé ton anima à pleine puissance d'un seul coup ! rétorqua sèchement Violette depuis le siège du conducteur. Tu n'écoutes donc jamais en cours ? Tu aurais pu mourir !

Les doigts de Thierry massaient doucement ma nuque. Je me retins de ronronner. Johan conservait le silence, horrifié sans doute par le risque que nous avions couru. Après tout, c'était de sa faute : il aurait dû m'avertir du danger. Sauf que, ne sachant maîtriser l'anima à ce niveau, il n'avait sans doute pas vu venir les ennuis. Je n'avais pas non plus pensé à lui confier mes intentions. J'avais agi sans réfléchir.

– C'était la première fois qu'il l'employait sur le terrain, plaida Thierry.

– Ce n'est *pas* une erreur de débutant, tu le sais aussi bien que moi.

Le ton employé par Violette me gela jusqu'à la moelle, en dépit de l'épaisse couverture qui m'enveloppait.

– *Qu'est-ce qu'elle sous-entend ?* chuchotai-je dans ma tête.

– *Je ne sais pas*, rétorqua Johan d'un ton sec.

J'avais l'impression qu'au contraire, il le savait très bien, mais que la réponse lui déplaisait. Inutile d'insister dans cette situation. J'étais trop épuisée pour me disputer avec lui.

– Les fantômes, balbutiai-je. Ils sont…

– Ils sont partis, répondit Thierry.

Violette prit un tournant si sec que je dus me cramponner à mon voisin pour ne pas être jetée à bas de la banquette. Essayait-elle par hasard de me tuer ? Avait-elle compris ce que j'étais ? Les bras de Thierry se refermèrent autour de moi. Il sentait la menthe et le cuir. Mon corps de garçon réagit d'une manière enthousiaste.

– Un débutant ne maîtrise pas le feu de Saint-Elme, déclara Violette en klaxonnant de toutes ses

forces.

Ces flammes bleues avaient donc un nom ? Je me rappelai soudain que ce n'était pas la première fois que je les employais. Dans le cimetière, j'avais vaincu les spectres de la même façon, juste avant de me trouver piégée dans le corps de Johan. Cela annonçait-il une séparation ?

– *Non*, fit Johan, lugubre. *Cela annonce de gros ennuis.*

– Son anima s'est réveillée récemment, objecta Thierry au même moment. Peut-être que…

– Nous en reparlerons, coupa Violette. Je vous dépose chez vous, j'ai un rapport à remplir. Veille à bien l'hydrater et à le tenir au chaud.

La voiture s'arrêta dans un horrible grincement de pneus. Thierry passa un bras autour de mes épaules.

– Tu vas pouvoir marcher ?

J'aurais adoré qu'il me porte en haut des marches dans ses bras, comme une princesse. Hélas, je n'avais plus le physique de l'emploi, et Johan maugréait déjà en arrière-plan. Je me redressai, priant pour ne pas vomir dans la voiture de Violette. Elle semblait assez remontée contre moi sans ça, même si la raison exacte m'en échappait. Je tremblais de tout mon corps et une abominable migraine me martelait les tempes, mais au moins, mes jambes répondaient présentes.

– Ça va aller, chevrotai-je.

Sans le soutien de Thierry, je me serais néanmoins écroulée sur le trottoir. Je m'appuyai contre lui sans tenir compte des récriminations de Johan. La chaleur que son contact faisait courir dans mes veines me paraissait toujours aussi étrange, mais après le froid glacial des spectres, elle m'attirait comme une flamme attire les papillons.

– Je vous veux dans ma boutique lundi matin à la première heure, conclut Violette avant de refermer sa portière avec une violence à réveiller tout le voisinage.

– C'est si grave que ça ? demandai-je à Thierry, ma tête posée dans le creux de son cou.

– Tu avais raison, répliqua-t-il en m'entraînant vers l'escalier. Nous allons rendre visite à ma grand-tante.

L'épuisement m'empêcha de me réjouir de cette victoire. Je me serrai plus fort contre lui, comme s'il avait pu me protéger d'un danger que je ne parvenais pas à identifier. Il m'aida à regagner mon lit et même à me déshabiller. Chaque frôlement de ses longs doigts contre ma peau nue enflammait mes sens, chassait le froid de la nuit. Si j'avais été moins fatiguée, je me serais sentie horriblement gênée. Johan hurlait au viol quelque part dans les limbes de mon esprit, mais je ne l'écoutais pas. Je me laissai aller à ces caresses. D'une certaine façon, elles me réconciliaient avec ce corps inconnu, tant celui-ci réagissait avec chaleur à leur contact. Ce qui m'embarrassait le plus lors de la douche, et à chaque passage aux toilettes, me paraissait soudain naturel. Johan avait tort de s'en offusquer. Thierry fit mine de ne pas remarquer mon état d'excitation, grâce lui en soit rendue. Il allait partir après m'avoir aidée à passer mon haut de pyjama quand je le retins par son pull.

– Reste, s'il te plaît. J'ai froid.

Il hésita un moment, me scrutant une fois de plus au laser.

– Tu es sûr ?

– Oui, jurai-je, déjà à moitié endormie.

Il ôta rapidement son pantalon et son pull avant de se glisser contre moi sous la couette, en sous-vêtements. Comme il fallait s'y attendre, Johan hurla à l'assassinat, mais je ne l'entendais déjà plus. Je me calai entre les bras de Thierry comme j'en avais rêvé. Son corps dégageait autant de chaleur



qu’un poêle. Je m’y noyai avec délices. Trois battements de cœur plus tard, je dormais.

8. Sous la neige

Je me réveillai avec une douloureuse érection. Paniquée, je bondis hors du lit. Par chance, Thierry était déjà levé. Je courus sous la douche. Deux solutions : calmer le gonflement intempestif à la main, ou tenter le jet d'eau froide.

– *Touche-moi et je te tue*, menaça Johan, bien remonté. *Tout ça, c'est de ta faute.*

J'en convenais. Dix minutes de douche glacée achevèrent de me rendre mes esprits. La honte revient avec la conscience de mon corps. Qu'avais-je fait ? La fatigue avait abattu mes barrières mentales au point de me pousser à ce que je m'étais jurée d'éviter.

– Désolée, m'excusai-je auprès de Johan.

– *Dépêche-toi de me rendre mon corps, c'est tout ce que je te demande*, répondit-il d'une voix aussi glaciale que la douche.

Thierry m'attendait dans la salle à manger.

– Tu as encore froid ? Tes lèvres sont bleues, s'étonna-t-il.

Je piquai un fard au souvenir de la façon dont il m'avait réchauffée durant la nuit.

– Plus d'eau chaude, marmonnai-je en me jetant sur le couteau à beurre, histoire de me donner une contenance.

Il s'abstint heureusement de tout commentaire.

– J'ai les billets pour Urcine, annonça-t-il en se versant du café.

– Déjà ?

À quelle heure s'était-il levé ? Et pourquoi semblait-il soudain si désireux de m'emmener voir sa grand-tante ?

– *Johan, si tu as un truc à me dire sur le sujet…*

– *Laisse tomber. Tout rentrera dans l'ordre quand tu auras fait cette putain de séparation.*

Voilà qui ne m'avançait guère. J'aurais pu demander à Thierry, mais j'avais peur de ce qu'il pourrait me répondre. « Je sais qu'il se passe quelque chose d'anormal entre ton âme et ton corps, c'est pourquoi je t'emmène voir une spécialiste avant que le Bram ne t'élimine sans autre forme de procès. » À en juger par l'attitude de Violette, la veille, cette hypothèse ne semblait hélas pas complètement invraisemblable. Je reposai ma tartine à peine entamée, l'appétit coupé. Thierry leva le nez de sa tasse de café.

– Ne t'inquiète pas. Tout ira bien.

« Comme pour ta mère ? » La réplique me brûlait les lèvres, mais je n'étais pas censée être au courant. Je m'absorbai à mon tour dans mon café, les mains entourant la tasse pour les réchauffer. Un

mauvais pressentiment me donnait des brûlures d'estomac. Mais avais-je le choix ? Au soir, je serais sans doute morte pour de bon. Tout ce que je pouvais espérer, c'était que Johan, lui, s'en sortirait sans trop de dégâts. Je savourai mon café comme le dernier verre du condamné.

***

La gare ferroviaire d'Urcine consistait en tout et pour tout en un quai planté au milieu de nulle part, flanqué d'un abri aux dimensions de maison de poupée. Pour couronner le tout, il avait neigé durant la nuit et une fine pellicule blanche recouvrait le paysage, lui conférant une allure irréelle. Je m'emmitouflai dans mon manteau, mon écharpe remontée jusqu'au nez. Rendre visite à la tante Léa n'était peut-être pas, tout compte fait, une si bonne idée que ça. Thierry n'avait pas desserré les dents de tout le trajet. J'avais exploré le contenu entier du lecteur MP3 de Johan, sans rien trouver à mon goût. Même en matière de musique, nous ne parvenions pas à nous entendre.

– Tu pourras marcher jusqu'à la maison ? Ma tante ne conduit pas.

Je me retins de faire remarquer à Thierry qu'il était un peu tard pour poser la question. Qu'aurait-il fait dans le cas inverse ? Il m'aurait portée sur son dos ?

– C… c'est l… loin ? demandai-je en claquant des dents.

– De l'autre côté du bois, là-bas.

J'avais toujours été mauvaise pour évaluer les distances, mais j'estimai la marche à plus de deux kilomètres. Entre la neige, le froid et les corbeaux, l'ambiance ne poussait pas vraiment à folâtrer dans les champs.

– C'est le bout du monde ici, maugréai-je. Je comprends que tu ne viennes pas souvent.

– Ce n'est pas pour ça.

Thierry m'avait tourné le dos et avançait à grands pas. Je le suivis, dérapant dans la neige à chaque foulée.

– Pour quoi, alors ?

– Tu le sais très bien, Johan ! Léa est une révoquée. Tu crois vraiment que le Bram apprécie que je la fréquente ?

– C'est quand même ta seule famille.

Il se retourna pour me lancer un de ses fameux regards qui donnaient l'impression qu'il vous passait au scanner. Avais-je gaffé ? Étais-je censée ignorer sa situation familiale ? Il venait pourtant de laisser entendre l'inverse.

– Le Bram se moque des liens familiaux, lâcha-t-il, le visage fermé.

Aurait-il préféré être confié à Léa après le décès de sa mère ? Quelle relation entretenait-il avec elle ? Il aurait pu la rendre responsable du drame, après tout. La question me brûlait les lèvres mais je n'osai la poser à voix haute.

– Doivent-ils nécessairement être au courant de notre visite ? demandai-je à la place.

– Ils le sauront. Ils savent toujours tout.

Je ne connaissais l'existence du Bram que depuis deux jours, mais il me paraissait d'emblée antipathique. Peut-être parce que j'étais un fantôme, donc, un ennemi potentiel. Ou peut-être parce que, de mon vivant déjà, j'avais toujours eu du mal avec l'arbitraire.

– Ça ne te dérange pas qu'ils fourrent leur nez partout ?

– *Ne critique pas le Bram !* s'affola Johan. *Tu vas encore m'attirer des ennuis !*

Thierry s'arrêta si brusquement que je me cognai contre son dos. Il se retourna pour me faire face. Même en colère, il m'attirait comme l'aimant attire le fer. Je serrai les poings au fond de mes poches.

– Ma famille compte déjà deux générations de révoqués, jeta-t-il d'un ton sec. Je ne serai pas la troisième.

– Pourtant tu m'emmènes voir ta tante.

Il se détourna et s'engagea dans un champ couvert de neige. Je trottinai à sa suite, pestant contre mes bottillons. J'avais cru que leur semelle épaisse me protégerait du froid, mais l'humidité s'infiltrait par la couture.

– J'ai besoin de vérifier une hypothèse, lança-t-il dans l'air gelé. Tu as changé depuis ta mésaventure au cimetière. Même en termes de personnalité. Je pense… Je ne suis que stagiaire, et Violette ne nous dira pas tout. Ma tante, si : elle ne doit plus rien au Bram. Si je ne me trompe pas, tu as le droit de savoir.

– De savoir quoi ?

– Tu te transformes, Johan, est-ce que tu t'en rends compte ?

– Euh…

Déstabilisée par le brusque changement de sujet, j'enfonçai ma jambe droite jusqu'au genou dans un trou de neige. Je me dégageai en pestant.

– C'est, hum, temporaire. J'ai attrapé un refroidissement et puis avec l'avatar…

– Tu es devenu brusquement capable de maîtriser le feu de Saint-Elme ? railla-t-il.

– C'est quoi, le feu de Saint-Elme ?

Cette fois je parvins à m'arrêter avant de lui rentrer dedans. Ses yeux brûlaient d'un tout autre feu. Un feu auquel j'aurais bien aimé me réchauffer.

– Tu l'ignores ? Est-ce que ça t'arrive d'écouter en cours ?

Donc, j'aurais dû le savoir. J'appelai Johan à la rescousse, mais celui-ci demeura obstinément muet. Qu'il n'aille pas m'accuser, après, d'avoir mal géré la situation !

– C'est grave ? risquai-je, sur le même ton dont j'aurais demandé si j'étais atteinte d'une maladie mortelle.

– Tout dépend du point de vue.

Il avança de quelques enjambées de géant pendant que je continuais à patauger lamentablement dans la neige fraîche.

– Avant, tu ne m'aurais jamais fait confiance, lança-t-il de dos, si bien que je compris à peine ses paroles.

– *Je ne lui fais toujours pas confiance*, commenta Johan, acerbe.

– *Merci pour ton intervention constructive.*

– Puis-je savoir pourquoi tu as changé d'avis ? insista Thierry.

Bonne question. Je n'avais pas de réponse toute prête, hélas. J'admirais son physique, certes, mais il y avait quelque chose de plus profond entre nous. Quelque chose qui n'existait pas entre Johan et lui et qui était donc voué à disparaître. Cette idée me donnait envie de pleurer. Je sortis un mouchoir de ma poche pour essuyer mon nez qui piquait. Dans l'opération, je me tordis le pied sur une motte de terre gelée et jurai en effectuant un grand moulinet des bras pour ne pas perdre l'équilibre.

– J'espère qu'il y a du chocolat chaud à l'arrivée, grommelai-je pour changer de conversation.

Thierry me jeta un vif coup d'œil mais ne me pressa pas davantage pour obtenir une réponse. Je me demandais ce qu'il pensait de moi. Ses relations avec Johan étaient manifestement mauvaises, mais la veille, il s'était occupé de moi avec tendresse. Alors ? Ses sentiments changeaient-ils également ?

– *Y a pas intérêt !* s'exclama Johan.

– *Toi, tais-toi. Je t'écouterai quand tu auras quelque chose à dire au sujet du feu de Saint-Elme.*

Un silence vexé s'établit sous ma boîte crânienne. Je soupirai de soulagement et m'efforçai d'apprécier le calme campagnard. Mais l'appréhension me prenait à la gorge à mesure que nous avancions. Si le rituel était dangereux ? S'il fallait égorger des petits chats, s'ouvrir les veines avec une dague en argent ou que savais-je encore ? En même temps, j'avais conscience de trop m'attacher au corps de Johan – pas le corps en lui-même, mais plutôt les sensations qu'il me permettait d'éprouver. Le goût du café sur ma langue, la morsure de l'air froid sur ma peau, l'odeur de neige dans l'air et dans la nuit, la chaleur de Thierry autour de moi… Inutile de me chercher de faux prétextes pour échapper à la séparation.

***

La maison de tante Léa semblait tout droit sortie d'un conte de fées. J'ignorais qu'il existait encore des toitures en chaume, à notre époque. À l'écart du village, elle se blottissait dans un bosquet de sapins. Au moins, nous n'avions pas à redouter les indiscrétions. Une cordelette pendait à côté de la porte d'entrée peinte en vert. Thierry tira dessus avec énergie, déclenchant un carillon sonore. Derrière nous, un chat miaula. Enfin, un chat… Je n'en avais jamais vu d'aussi gros. Il ressemblait plutôt à un lynx, avec son poil épais et les plumeaux au bout de ses oreilles. Je reculai instinctivement d'un pas pour me cacher derrière Thierry.

– *Je déteste ces sales bêtes*, commenta Johan, pour une fois sur la même longueur d'onde que moi.

– *Je croyais qu'ils étaient attirés par les personnes dotées de pouvoirs surnaturels ou quelque chose comme ça ?* ne pus-je m'empêcher de l'asticoter.

– *Et alors ? Je ne suis pas forcé de les aimer pour autant.*

Par esprit de contradiction sans doute, l'énorme bête se frotta contre mes mollets en ronronnant. Je retins ma respiration. Les chats ne m'inspiraient aucune animosité, mais celui-ci ressemblait davantage à un animal sauvage qu'à une inoffensive bête de compagnie.

– Il t'aime bien, remarqua Thierry avec un sourire complice.

Je fondis une fois de plus comme neige au soleil. Il y avait quelque chose chez lui qui me rendait incapable de lui résister, même dans un corps étranger, même avec Johan râlant en arrière-plan.

La porte s'ouvrit au même moment. La femme sur le seuil avait une peau parcheminée par l'âge. Des fleurs de cimetière couvraient le dos de ses mains. Cependant, les années n'avaient pas courbé sa colonne vertébrale ; elle demeurait plus grande que moi. Seule la raideur de ses gestes révélait que le temps ne l'avait pas épargnée.

– Thierry, mon trésor, lança-t-elle d'une voix ténue mais ferme. Qu'est-ce qui me vaut le plaisir de ta visite ? Tu ne m'as pas prévenue.

– Un cas d'urgence. Je viens pour lui, dit mon camarade en me désignant du pouce.

Je me baissai pour flatter le chat. Tout compte fait, il m'impressionnait moins que sa propriétaire. À ma grande surprise, il me sauta dans les bras. Il était plus léger que je ne l'aurai cru, sans doute à cause de l'épaisseur de sa fourrure. Je cachai mon visage derrière ses poils pour échapper au regard inquisiteur de tante Léa. Thierry, Violette, elle : pourquoi avais-je l'impression qu'ils lisaient en moi quelque chose que j'ignorais ? Je reculai d'instinct quand elle tendit sa main vers la mienne. Le chat s'échappa avec un miaulement de protestation, égratignant mon épaule au passage.

– Oh, mon Dieu, je suis désolée, s'excusa madame Brishen. Zora réagit parfois un peu vivement mais elle n'est pas méchante. Venez avec moi, monsieur…

– B… Colombier. Johan Colombier.

Je regrettai de ne plus avoir le chat pour me cacher derrière. J'avais failli lui donner mon nom de famille au lieu de celui de Johan ! Elle me tapota le bras avec un sourire rassurant. Mais elle avait les mêmes yeux que Thierry. Des yeux scrutateurs. Je dégageai mon bras avec maladresse.

– Ce n'est rien, je vous assure.

– Une égratignure de chat n'est jamais anodine, monsieur Colombier. Mieux vaut pécher par excès de prudence, ne trouvez-vous pas ?

Elle avait peut-être les mêmes yeux que son petit-neveu, mais elle ne m'inspirait aucune confiance. Au contraire, mes bras se hérissaient de chair de poule. J'adressai un regard de détresse à Thierry. Avais-je eu raison de lui faire confiance ? Et à son tour, avait-il raison de placer la sienne en sa grand-tante ? Il plaça une main sur ma nuque. Le geste fit remonter ma température en flèche.

– Vas-y, je t'attends au salon.

J'emboîtai donc à contrecœur le pas à Mme Brishen. Celle-ci nous conduisit jusqu'à une petite salle de bains glaciale. Une baignoire sabot et un lavabo formaient tout l'ameublement de la pièce. La teinte noire du carrelage accentuait encore l'impression de fraîcheur. On eut tout à fait dit l'antre d'une sorcière.

– Prenez ce tabouret, je vous prie.

Le bois grinça quand je posais mes fesses dessus. Mme Brishen sortit du placard un flacon de verre muni d'un haut col et d'un bouchon de liège. Une étiquette manuscrite à l'écriture délavée indiquait « éther ».

– Éther ? protestai-je. Je croyais que c'était une substance interdite !

– Interdite à la vente, mais un particulier a tout à fait le droit d'en posséder. Ne craignez rien, monsieur Colombier, je n'ai aucune intention de vous droguer.

Le fait même qu'elle me l'annonce à voix haute me faisait plutôt pencher pour le contraire. J'entourai mon torse de mes bras dans un geste de défense.

– Je préférerais un désinfectant plus traditionnel, s'il vous plaît.

– Je n'en possède pas, hélas. Ne vous inquiétez donc pas, ce sera rapide et presque indolore, je vous le promets.

L'odeur puissante de l'éther envahit la petite pièce quand elle déboucha le flacon. Je retins ma respiration pour en inhaler le moins possible. Mme Brishen, de son côté, ne paraissait pas incommodée. Elle appliqua un peu de produit sur un coton qu'elle me passa sur l'épaule. Je frissonnai. La sensation était glaciale. Tous mes poils se hérissèrent. Mon crâne semblait sur le point de se fendre en deux. Les larmes me montèrent aux yeux.

– Arrêtez !

Je me relevai d'un bond, manquant renverser le flacon. Mme Brishen le rattrapa au vol, puis le reboucha avant de se retourner vers moi. Son expression était indéchiffrable.

– Deux âmes pour un corps, murmura-t-elle. Je ne l'aurais jamais cru possible.

Ma tête tournait. Je m'appuyai contre le lavabo. Johan paniquait.

– Elle sait ! Elle va nous dénoncer, à présent ! Quelle idiote, tu aurais dû te méfier de l'éther !

– Tu ne m'as pas avertie que l'éther posait problème. Calme-toi un peu. De toute façon, si nous voulons qu'elle nous aide, il fallait bien lui exposer la situation, non ?

Raisonner Johan me calma un peu. Du menton, je désignai le flacon d'éther.

– À quoi cela sert-il réellement ?

– L'éther est un révélateur d'âmes, répondit-elle en grattant l'étiquette du bout de l'ongle. Certains chasseurs l'utilisent pour repérer les spectres.

– Vous m'avez piégée !

Son regard se fit glacial.

– Pourquoi êtes-vous venus me voir, monsieur Colombier et quelle que soit votre autre identité ? La vraie version, je vous prie, pas celle que vous avez servie à mon petit-neveu.

Je me cramponnai au petit lavabo. Une goutte tombait dans l'évier toutes les cinq secondes. J'en comptai trois avant de me retourner.

– Johan n'y est pour rien, murmurai-je. Vous devez le sauver.

Dans le silence qui suivit, le bruit de la goutte contre l'émail devint assourdissant. Mme Brishen tournait et retournait le flacon entre ses doigts.

– S'il vous plaît, ajoutai-je.

J'avais conscience de demander, en quelque sorte, ma propre mort. Mais il n'y avait pas d'autre issue. Du moins, aucune qui m'aurait permis de continuer à me regarder dans une glace. Des coups frappés à la porte nous firent sursauter.

– Ohé ! Tout va bien ? cria Thierry de l'autre côté du battant.

Mme Brishen saisit soudain ma main entre les siennes.

– Ne lui dites rien, exigea-t-elle. Thierry est innocent des péchés de notre famille.

J'acquiesçai, la gorge sèche. Pas de confidences à la seule personne qui m'inspirait confiance, donc. Tant mieux. Le lien n'en serait que plus facile à briser.

– Pouvez-vous nous aider, alors ? insistai-je néanmoins.

Elle prit le temps de ranger le flacon d'éther dans l'armoire de toilette avant de me répondre :

– Je n'en suis pas sûre. Dans tous les cas, ce ne sera pas sans risque.

– Avons-nous le choix ? fis-je, amère.

– Je refuse que mon petit-neveu soit mêlé à ceci.

– D'accord.

– Retrouvez-moi dans la cuisine à minuit, quand il dormira. Cela vous laisse le temps de réfléchir.

Elle referma l'armoire à pharmacie d'un coup sec et ouvrit la porte. La tâche ne lui plaisait pas. Je pouvais le comprendre. Malheureusement, elle était mon seul recours.

– Pourquoi étiez-vous si long ? demanda Thierry suspicieux. On dirait que ça sent…

– Viens, le coupa sa tante. J'ai préparé des roulés à la cannelle. Avec une bonne tisane, cela te fera du bien après une marche dans le froid.

Un grand feu flambait dans la cheminée. À en juger par le tas de bûches empilé à côté du foyer, nous ne devrions pas souffrir du froid, cette nuit. Je me plantai devant l'âtre pour tendre mes mains vers les flammes. Une main se posa soudain sur mon épaule, juste à côté des marques de griffures.

– Est-ce que tu vas bien ?

J'avais trop chaud soudain. La sensation irradiait depuis ses doigts posés sur ma peau nue, descendait comme un fleuve de lave jusqu'à ma poitrine, puis plus bas. Johan, au fond de mon esprit, s'étrangla de rage. Je l'aurais ignoré sans le toussotement de Mme Brishen. Les joues en feu, je m'écartai.

– Très bien, merci. Ce n'était rien.

– Une tasse de tisane, monsieur Colombier ?

Le ton de notre hôtesse était aussi réfrigérant que les températures extérieures. Je n'avais pourtant rien fait ! L'initiative venait de Thierry. Essayait-il de me faire comprendre quelque chose ? Hélas, à en juger par la façon dont Johan trépignait mentalement de rage en sa présence, il risquait de se trouver fort désappointé d'ici demain. Un silence inconfortable tomba sur la pièce tandis que nous grignotions nos roulés à la cannelle. Thierry semblait vouloir parler à sa grand-tante, celle-ci me lançait des regards d'avertissement, et je ne pouvais rien dire. Je repoussai ma tasse vide.

– J'ai besoin de prendre l'air.

– Reste au chaud, répliqua aussitôt Thierry. Tu tremblais de froid tout à l'heure.

– Non, ça va. C'est… c'est la fumée.

Je jetai un regard de détresse à Mme Brishen qui saisit heureusement la balle au bond.

– Excellente idée. Pourriez-vous garder un œil sur Zora ? Je n'aime pas qu'elle s'éloigne trop de la maison par ce froid.

Je doutais que ce monstre félin ait quoi que ce soit à craindre des températures, mais j'acceptai d'un signe de tête. Tante et neveu avaient besoin de discuter en tête à tête. Je gênais. Surtout, je ne voulais pas mal disposer Mme Brishen à mon égard. Et puis, j'avais réellement besoin d'un peu de solitude.

– Ne reste pas trop longtemps, dit Thierry en effleurant mon poignet de ses doigts au passage.

Prenais-je mes fantasmes pour des réalités, ou me draguait-il pour de bon ? Johan grondait tandis que je renfilai avec peine mes bottillons mouillés et mon manteau trop léger.

– Promets-moi une chose, dis-je en refermant la porte d'entrée derrière moi.

– *Je me demandais quand tu en viendrais aux négociations*, ricana amèrement Johan.

– Sois gentil avec Thierry quand je ne serai plus là.

L'air froid me brûlait les poumons. Je traversai le jardin, les yeux rivés au disque pâle du soleil.

– *Attends*, protesta Johan. *Je ne suis pas pédé, moi !*

Je grinçai des dents à l'emploi du vocabulaire. Zora sortit d'un buisson, s'ébroua pour chasser la neige de son pelage, puis vint se frotter contre ma jambe.

– Je ne te demande pas ça, soupirai-je.

Même si, à sa place, j'aurais sérieusement considéré la proposition.

– Simplement, ne lui tiens pas rigueur de ce qui s'est passé ces derniers jours, d'accord ? C'était ma faute. Et c'est un homme bien, au fond. Il risque d'être déstabilisé par le retour à la normale.

– *Moi, c'est la situation actuelle que je trouve déstabilisante !*

– Je sais. Mais ne sois pas trop… direct. S'il te plaît.

Je me sentais pousser des instincts protecteurs. Reflétai-je inconsciemment l'attitude de Thierry, répondais-je à la prière de Léa Brishen, ou y avait-il là-dessous quelque chose de plus profond ? Je n'aurais sans doute jamais la réponse.

– *C'est bon, c'est bon*, grommela Johan. *De toute façon, après cette embrouille, mieux vaut pour moi changer d'air. Je demanderai mon transfert à un autre bureau. Ce n'est pas comme si j'avais beaucoup de copains dans le coin.*

« Ni de copains tout court. » J'enfouis la réflexion dans un recoin de mon esprit pour ne pas braquer Johan. Couper les liens, c'était peut-être sa façon de gérer les choses. Je n'avais pas à juger, tant que Thierry n'en souffrait pas. Le chat sur les talons, je marchai à travers la campagne enneigée. Avoir la conscience qu'il s'agissait sans doute de mon dernier jour sur Terre donnait à la lumière un relief particulier. L'air était trop pur, le paysage d'une beauté presque douloureuse. Un poids comprimait ma poitrine. Pourquoi n'étais-je pas morte sur le coup quand le camion m'avait heurtée ? Je n'aurais pas eu le temps de regretter, ni d'avoir peur.

– Tu sais comment c'est de l'autre côté ? demandai-je à Johan.

– *Personne ne le sait*, répondit-il doucement, et pour la première fois, sa voix exprimait quelque compassion.

Je me tournai lentement vers la maison. De la fumée s'échappait de la cheminée. Tout paraissait si tranquille, sous la neige ! J'espérais que cette fois, il en irait de même pour mon dernier repos.

***

Un silence feutré enveloppait la maison. Ayant vécu en ville, je n'avais jamais connu cette absence totale de bruit, accentué par le matelas neigeux qui recouvrait les abords. Je ne pouvais m'empêcher de le trouver oppressant. Tendant l'oreille, je perçus le souffle régulier de mon voisin de chambrée. Je tendis le bras pour m'emparer de mon téléphone portable. La faible lumière de l'écran éclaira le papier peint décoré de roses tressées. Je repoussai à regret les couvertures et posai mes pieds sur le parquet. Thierry s'était moqué de moi quand il m'avait vue me coucher en gros pull et chaussettes de laine, mais à présent, j'étais heureuse de les avoir. La chaleur de la cheminée, en bas, ne montait pas jusque dans les chambres. Quant aux pyjamas prêtés par notre hôtesse, ils avaient dû être à la mode cinquante ans plus tôt et sentaient le renfermé.

– *Qu'est-ce que tu fiches ?* siffla Johan quand je me penchais sur le dormeur.

Thierry avait glissé un poing sous sa joue. Avec les mèches sombres qui retombaient sur son front, il avait l'air à la fois vulnérable et sexy. L'envie de l'embrasser devenait irrépressible. Une fois, rien qu'une fois, et je mourrais heureuse.

– *Recule !* cria Johan.

– *Je vérifiais qu'il dormait bien*, me justifiai-je inutilement.

Il avait sans nul doute perçu la tension dans mon corps et m'en voulait à mort pour mon manque de contrôle. Je me redressai à regret.

– *La vieille a drogué sa tisane ; il ne se réveillera pas avant demain*, observa encore mon hôte d'un ton acide.

J'ignorais de quoi il avait parlé avec sa grand-tante. À mon retour, il m'avait simplement demandé si cela m'ennuyait de passer la nuit ici. Que lui avait-elle raconté pour l'en convaincre ?

Peu m'importait, au fond. À son réveil, je serais partie. Nous nous étions couchés tard, bercés par les récits de la vie de Léa Brishen, du temps où elle était encore chasseuse. J'aurais mis ma main à couper qu'elle en avait inventé la moitié, mais Thierry jurait ses grands dieux que tout était vrai. Je lui accordais un dernier tendre regard avant de sortir de la chambre, et de sa vie.

L'escalier de bois grinça sous mes pas. Je sursautai, dérapai avec mes chaussettes, et me rattrapai *in extremis* à la rambarde.

– *Fais attention !* protesta Johan.

Je ressentais physiquement sa hâte à en finir avec tout ça. À présent que le processus était lancé, je la partageais. Advienne que pourrait.

La porte de la cuisine était restée entrouverte. La pièce embaumait encore la cannelle. Léa Brishen s'empressa de refermer derrière moi.

– Veuillez prendre place, dit-elle en me désignant la table recouverte d'une nappe à carreaux.

Je m'assis avec précaution sur la seule chaise disponible. Celle-ci semblait prête à se réduire en petit bois au moindre choc. Puis, je considérai d'un œil curieux l'attirail posé sur la table : un pot rempli de terre, un flacon d'éther, une cordelette, un verre d'eau, une bougie et une longue tige métallique. Le tableau « sorcellerie » était complété par la chatte. Assise à l'extrémité de la table, elle me regardait en ronronnant. Je pris une courte inspiration.

– Comment procède-t-on ?

***

Mme Brishen frotta ses mains l'une contre l'autre en un geste nerveux. À mon tour, je sentis mes paumes s'emperler de sueur. Elle m'avait semblé plutôt sûre d'elle, comme le prouvait son petit tour avec l'éther. Qu'elle hésite n'était pas bon signe.

– Je veux d'abord m'assurer que vous êtes bien conscients des risques encourus.

– J'en suis consciente.

– Permettez-moi d'en douter, madame… excusez-moi, je n'ai pas pensé à demander votre nom.

Je triturai un bout de corde entre mes doigts. Soudain, je rechignai à lui dévoiler ma véritable identité. J'étais morte : cette Jennifer-là n'existait plus. Ce qui en subsistait, ma foi…

– J'en aurai besoin pour le rituel, ajouta Mme Brishen devant mon hésitation.

– De mon vivant, on m'appelait Jennifer Brunel.

– Madame Brunel, avez-vous la moindre idée de ce qu'est le feu de Saint-Elme ?

Encore cette question ! Je doutais que la réponse fut celle que l'on trouvait couramment dans le dictionnaire. Elle ne figurait pas non plus dans l'ouvrage que j'avais emprunté à la bibliothèque du Bram et j'avais manqué de temps pour pousser mes investigations. Ainsi que de courage pour poser la question à mon entourage.

– Qu'est-ce que c'est ?

Léa Brishen caressa la chatte sans me répondre immédiatement.

– Une source de complication possible, déclara-t-elle finalement. Ainsi qu'un beau gâchis, si vous voulez mon opinion. Demandez à M. Colombier s'il est volontaire pour tenter l'opération, je vous prie.

– *Évidemment*, fulmina Johan. *Elle rechigne parce que c'est illégal, mais elle n'a pas montré tant de scrupules quand c'était pour sa nièce.*

– Cela n'a pas réussi à ladite nièce, lui rappelai-je à voix haute.

Je jetai aussitôt un regard coupable à Mme Brishen. Celle-ci se contenta de hocher la tête.

– Vous êtes donc au courant de ce qui s'est passé. Fort bien, cela m'évite de réitérer l'avertissement. J'insisterai simplement sur le fait que votre cas est plus compliqué encore. Je n'ai jamais été confrontée à un tel phénomène. Et je ne suis pas certaine que le rituel y apportera une réponse satisfaisante.

Je frissonnai. Présenté de cette façon, j'avais envie de remonter l'escalier pour courir me blottir dans la chaleur de mon lit, auprès de Thierry.

– *On n'a pas le choix !* s'affola Johan. *Lundi nous devrons affronter Violette. Si cette vioque a su détecter ce qui n'allait pas, l'autre le pourra aussi. Surtout si elle a appelé un spécialiste. Et sa méthode risque d'être beaucoup plus radicale.*

Il avait sans doute raison. Je répétai ses arguments à Mme Brishen. Celle-ci frotta ses mains de plus belle.

– Je dois reconnaître que le Bram peut se montrer… énergique dans la prévention des problèmes. Dois-je considérer cela comme une acceptation de la procédure, risques inclus ?

– Johan ?

– *Comme si nous avions le choix ! C'est oui, mais fais attention.*

Attention ? Je n'avais aucune idée de la façon dont tout ceci fonctionnait. Pour moi, cela ressemblait à de la sorcellerie. Je n'y aurais accordé aucun crédit quelques jours plus tôt, avant ma mort.

– Pourquoi acceptez-vous de nous aider ? demandai-je à Mme Brishen, en prenant le pot de terre qu'elle me tendait.

Elle n'avait rien de la gentille sorcière des contes de fées. Il y avait quelque chose de dur en elle, qui m'empêchait d'éprouver de la sympathie à son égard. Je ne lui faisais pas confiance, mais elle était notre seule chance.

– Je ne suis pas certaine de le savoir moi-même, répondit-elle en plaçant la bougie allumée dans ma main droite. Par désir de racheter la mort de Camille, peut-être. Ou par simple curiosité. Du temps où j'étais encore chasseuse, j'ai mené de nombreuses recherches pour mieux comprendre les phénomènes auxquels nous étions confrontés.

Elle s'interrompit, le temps de disposer l'eau et le sèche-cheveux allumé devant moi.

– J'avais prévenu Camille de ne pas tenter l'expérience sans moi. C'était dangereux, pour commencer, mais surtout, je voulais pouvoir observer le processus. Hélas, elle ne m'a pas attendue. Par conséquent, je ne peux même pas savoir à quel moment le rituel a échoué.

– N'a-t-elle pas été massacrée par le spectre ? Ou le vampire ?

– Son corps était intact quand je l'ai trouvée. Cela plaide plutôt en faveur du spectre. Mais beaucoup d'autres choses ont pu mal tourner.

– Ce n'est guère rassurant, murmurai-je.

– Je vous ai prévenus des risques.

– Mais Johan a raison, non ? Si le Bram savait ce que je suis, ils nous élimineraient.

Mme Brishen caressa de plus belle la tête de Zora, qui ronronnait maintenant comme un scooter de facteur.

– Sans doute, admit-elle. Du moins, il s'efforcera d'éliminer l'anomalie, c'est-à-dire vous, madame Brunel. Johan ne serait qu'un dommage collatéral, pour ainsi dire.

– *Merci bien*, bougonna l'intéressé au fond de mon cerveau.

– Vous pensez pouvoir faire mieux ?

– Nous ne serions pas là si tel n'était pas le cas, n'est-ce pas ? Êtes-vous prêts ?

Je me léchai nerveusement les lèvres. Était-on jamais prêt à disparaître de ce monde ? Et puis, il y avait ce regret lancinant, à propos de Thierry. Quelque chose qui aurait pu être et ne serait jamais. La mort m'effrayait, mais c'était ce regret-là qui me faisait le plus mal.

– Allez-y, acceptai-je, la bouche sèche.

9. Exorcisme

Une lueur bleue désormais familière enveloppa mon interlocutrice. Je me crispai. C'était comme faire face à un serpent venimeux en sachant que je devais le laisser me mordre. Ma raison l'acceptait mais ne pouvait totalement repousser la peur. Par réflexe, je vis mes propres mains s'enflammer.

– Restez calme, s'il vous plaît, siffla Mme Brishen tandis qu'un avatar à l'aspect de belette se mettait à cabrioler autour de la table.

Chassée de son poste d'observation, la chatte s'étira avec un miaulement mécontent. Je m'efforçais de contenir mon anima. L'heure n'était pas à la défense, mais à l'acceptation. La belette s'enroula autour de mes épaules. Puis la boule de cristal placée devant moi s'illumina. J'ignorais à quoi elle était censée servir, mais une terreur incontrôlée s'empara de moi. Le corps de Johan s'embrasa de nouveau.

– *Arrête !* m'ordonna celui-ci.

Je le sentais gratter au fond de mon crâne, s'efforcer de briser la barrière invisible qui le coupait de son corps.

– *La boule de cristal sert à canaliser l'âme superflue. Laisse-la faire.*

Curieusement, je ne trouvais pas cela très réconfortant. Cela ferait-il mal ? Impossible de poser la question à la sorcière, concentrée sur son rituel. J'aurais dû me renseigner avant.

– *Ne sois pas idiote. Pour avoir mal, il faut un corps.*

J'aurais aimé en être certaine. Pour détourner mon attention de ce que faisait Mme Brishen, un peu comme chez le dentiste, je fixai désespérément Zora, occupée à faire sa toilette comme si de rien n'était. Je sentais à présent la traction de l'anima exercée sur nous, canalisée par les objets posés sur la table. Et si je quittais le corps sans que Johan ne parvienne à en reprendre les commandes ? Tant de choses pouvaient mal tourner ! Je cherchai la barrière dans mon esprit, au prix d'un mal de crâne si épouvantable que la nausée me montait aux lèvres. Johan s'affolait, contrecarrant mes efforts. Une main sèche se posa sur mon épaule.

– Calmez-vous, madame Brunel. Efforcez-vous de vous détendre, puis libérez votre anima. Elle doit partir avec votre âme.

Je me rendis compte que, toute à mes efforts, j'avais tourné cette énergie vers l'intérieur de moi-même. La migraine ne venait pas seulement de nos tentatives pour faire sauter la barrière : elle était surtout due à l'accumulation d'énergie paranormale dans mon corps. À tout moment, elle menaçait de le faire exploser. Terrifiée, je commis alors une lourde erreur d'appréciation : je relâchai la pression d'un coup. Johan hurla. Je tombai au sol, prise de convulsions. Ma peau donnait l'impression de

s'être enflammée pour de bon : la douleur dépassait tout ce que j'avais pu imaginer. Je joignis mes cris à ceux de Johan. Un de mes coups de pied renversa la table de cuisine. Un bruit de verre brisé vrilla mes oreilles, suivi d'un miaulement perçant. Puis une odeur de brûlé monta à mes narines. Mes doigts luttaient contre mes vêtements, dans l'intention d'arracher la peau dessous. J'aurais fait n'importe quoi pour mettre fin au supplice. Une nouvelle vague de souffrance me traversa. J'arquai le dos sous l'impact ; ma tête heurta avec violence le plateau de la table. La douleur cessa enfin alors que le monde devenait noir.

***

– Qu'est-ce que tu lui as fait !?

Des cris me sortirent du néant. Ma première sensation fut un contact humide et froid contre ma joue. Quand il devint chaud et râpeux, j'identifiai la langue du chat. Au-dessus de moi, Mme Brishen s'emmêlait dans ses explications.

– Quel genre d'expérience ? s'emportait Thierry, de toute évidence furieux.

Soit la tisane n'était pas efficace, soit j'avais hurlé assez fort pour le tirer quand même du sommeil. À en juger par la douleur qui paralysait ma gorge, la seconde solution devait s'approcher davantage de la réalité. Je levai une main pour repousser le chat, occupé à lécher avec application la racine de mes cheveux. Le geste attira l'attention des deux autres. Ils se précipitèrent aussitôt près de moi. Une fois encore, ma tête atterrit sur les cuisses de Thierry. Une position à laquelle je m'habituerais volontiers. Mais Johan… Johan !?

– Johan ! m'écriai-je, le ventre noué.

Je ne l'avais pas entendu depuis mon réveil. Or, le connaissant, il aurait déjà dû être en train de râler. Peut-être était-il toujours inconscient ?

– *Johan !* gémis-je à l'intérieur de ma tête.

Seul le silence me répondit.

– Non… Oh non… Johan ? Tu m'entends ?

Des mains sèches saisirent mes joues, me forçant sans douceur à tourner la nuque. Un élan de douleur se diffusa dans mes épaules.

– Monsieur Colombier ? Êtes-vous avec nous ?

Malgré mon état de confusion, le double sens contenu dans la question de Mme Brishen ne m'échappa pas. J'agrippai son poignet pour me défaire de son étreinte, mais mes mains n'avaient plus aucune force.

– Non. Il faut recommencer.

Les mots hachaient ma gorge. Côté physique, le ratage était spectaculaire. Côté spirituel, cela m'avait l'air encore pire. Pourquoi, mais pourquoi avais-je fait confiance à cette sorcière ?

– Pas question ! s'interposa aussitôt Thierry. Je ne sais pas à quoi vous avez joué, tous les deux, mais…

J'agis par pur réflexe. Je n'avais pas vu venir le danger, pas plus que Mme Brishen ou Thierry, mais ma position allongée sur le dos me permit de percevoir un mouvement suspect dans la pièce. Et il ne s'agissait pas du chat. Je me redressai aussitôt, ignorant la douleur qui fusait dans tout mon corps, attrapai Thierry par les épaules et le plaquai au sol. Le spectre qui nous attaquait siffla de dépit. Il recula de quelques pas, ce qui nous permit de distinguer son visage.

– Maman ?!

La voix de Thierry était celle d'un petit garçon. Il se redressa sur un coude, mais Mme Brishen le repoussa sans ménagement.

– Recule, Thierry, elle est dangereuse !

– Mais…

– *Mon enfant*, roucoula le fantôme. *J'attends depuis si longtemps de pouvoir te parler*.

Sa voix me donna la chair de poule. J'étais persuadée que Thierry pouvait percevoir le mal contenu dedans mais il se remit debout pour avancer d'un pas dans sa direction, sans éveiller son anima. Mme Brishen m'empoigna le bras. Je crus qu'elle allait me déboîter l'épaule quand elle m'obligea à me mettre debout.

– L'expérience a épuisé mes réserves d'anima, haleta-t-elle. Je ne peux rien contre elle. À vous de jouer, à présent.

– Vous plaisantez ?

Mon corps paraissait sur le point de se disloquer. Comment aurais-je pu combattre dans cet état ? Thierry effectua un autre pas en avant. Je jetai mes bras autour de ses genoux.

– Arrête !

Ma voix se cassa sur mon cri. Je crachai du sang. Le spectre éclata de rire.

– *Tu ne peux pas m'arracher mon enfant ! Il est à moi, à moi, à moi…*

De fait, le regard de mon camarade reflétait le vide. Que lui avait-elle fait ? Mme Brishen s'écarta d'un pas du plan de travail contre lequel elle s'appuyait. Elle tenait d'une main la longue tige de fer utilisée pour le rituel.

– Ce n'est plus ton enfant ! gronda-t-elle. Ta place n'est plus dans ce monde.

Une explosion silencieuse se produisit. La tige de fer s'envola des mains de Mme Brishen, qui s'effondra sur le carrelage à mes côtés.

– S'il vous plaît, murmura-t-elle. Je ne peux plus…

La frayeur dans sa voix me terrorisa. Si elle avait peur du spectre alors qu'elle était une puissante chasseuse, que pourrais-je contre lui ?

– *Il y a si longtemps que je n'ai pas eu de vrai corps…,* poursuivit Camille d'un ton mélancolique.

Mon sang se glaça dans mes veines tandis que je comprenais son intention. Hors de question de la laisser faire ! Épuisée ou pas, je n'allais pas lui permettre de s'approprier l'enveloppe d'un autre. Je ne souhaitais à personne de se retrouver dans la même situation que moi, à Thierry moins que tout autre. Je me redressai d'un bond, oubliant ma fatigue et ma peur. Le feu bleuté dansait sur ma peau. Le spectre retroussa ses lèvres sur ses dents.

– Attention, murmura Mme Brishen dans mon dos. Elle est vieille, donc puissante.

Le spectre de sa nièce n'apprécia pas l'avertissement. Il se jeta sur la vieille chasseuse. Heureusement, celle-ci, même à cours d'anima, avait conservé ses réflexes. Elle s'effaça au dernier moment, roulant derrière la table renversée. Je rassemblai mon énergie. C'était le moment ou jamais d'agir !

Je laissai l'avatar de côté. Je ne l'avais utilisé qu'une fois et je n'étais pas sûre de réussir de nouveau. En revanche, le feu de Saint-Elme était venu à mon secours par deux fois. J'inspirai un grand coup et laissai l'anima couler hors de moi. Pas trop vite, pour ne pas risquer de me retrouver dans le même état que lors de mon test sur le terrain, mais assez fort pour flamber n'importe quel

spectre. Obéissantes, les flammes bleues se mirent aussitôt à danser sur le carrelage de la cuisine. Thierry s'immobilisa, arrêté dans sa lancée. Mme Brishen se recroquevilla dans son coin. Le spectre hurla de rage. Tous mes poils se hérissèrent. Si mes cheveux n'avaient pas été longs, ils se seraient dressés tout droit sur ma tête.

– *Egregor !* siffla-t-il dans ma direction.

J'eus à peine le temps de regretter d'avoir attiré son attention. La cuisine explosa.

La déflagration me fit tomber à genoux. Je m'entaillai les paumes sur les débris de verre. Toutes les portes des placards s'ouvrirent, laissant échapper leur contenu. L'espace d'un instant, le temps parut figé, suspendu, comme si quelqu'un, quelque part, avait appuyé sur « arrêt sur image ». Je rentrai la tête dans mes épaules, persuadée que c'était la fin. Un calme anormal enveloppait la pièce d'une épaisse couverture de silence. Puis un léger crépitement parvint à mes oreilles. Une colonne de flammes bleues entourait le spectre, à l'image d'une mini-tornade. Brutalement, tout se mit à valser dans la cuisine. Je me protégeai le crâne des mains. Assiettes, couverts, bocaux, s'entrechoquaient dans une infernale sarabande. Un cri inhumain me perça les tympans. Je fermai les yeux. Quand je les rouvris, l'obscurité était retombée. La cuisine offrait un spectacle apocalyptique. Des débris de vaisselle jonchaient chaque surface libre. Des traînées de sauce et divers résidus alimentaires maculaient les murs. On eût dit qu'une tornade avait traversé la pièce. Thierry se tenait recroquevillé en position fœtale là où il était tombé. Je voulus ramper jusqu'à lui, m'assurer qu'il allait bien. Mais la fatigue pesait sur mes membres comme du plomb. Même parler me paraissait un effort trop important.

Léa Brishen reprit la première ses esprits. Elle traversa la cuisine avec un bruit de coquille d'œufs broyés pour se porter au secours de son neveu. Celui-ci se redressa soudain, la repoussant d'un geste du bras.

– Johan ?

Même à la faible lumière de la lune qui nous parvenait par la fenêtre, je distinguai son visage livide. Une partie de moi ne put s'empêcher de se réjouir à l'idée que sa première pensée était pour moi.

– Je suis là, chuchotai-je

C'était un mensonge. Le silence sous mon crâne était toujours aussi pesant. Quelque chose avait très mal tourné, et pas seulement parce que le spectre de la mère de Thierry avait voulu nous tuer. Mme Brishen s'approcha de moi et me pressa brièvement l'épaule.

– Ne bougez pas tout de suite, vous devez être épuisés. Je vais vérifier le reste de la maison. Attendez-moi ici et prenez garde aux éclats coupants.

Bouger ? Même si je l'avais voulu, j'en aurais été incapable. Thierry rampa jusqu'à moi. Il avait apparemment retrouvé ses esprits, mais il tremblait comme une feuille. Après tout, le fantôme de sa mère avait tenté de le tuer. À sa place, j'aurais été hystérique. Il m'entoura de ses bras et posa la tête sur mon épaule, comme un enfant serre un doudou pour se rassurer.

Je me cramponnai à lui comme à une bouée de sauvetage. Si j'essayais de comprendre ce qui s'était passé, pourquoi je ne sentais plus la présence de Johan dans ma tête, j'allais devenir aussi folle qu'un vrai spectre. Alors, je me contentai de me blottir contre lui, de respirer son odeur tandis qu'il me caressait le dos avec douceur, comme pour rassurer un animal peureux. Je ne réagis pas quand son souffle effleura mon oreille, ma joue, puis mes lèvres. Le baiser arriva comme une évidence.

Je ne cherchai pas à savoir comment ni pourquoi. Je me noyai dans les sensations, la chaleur de ses lèvres, leur douceur contre les miennes, le goût de menthe de sa langue qui caressait la mienne. Mon cœur cognait dans ma poitrine, pour de toutes autres raisons que la peur. Je ne m'étais jamais sentie aussi vivante. Même avant ma mort.

10. Renaissance

Une toux sèche sur le seuil de la cuisine nous sépara, encore tout étourdis. Je m’essuyai le visage avec la paume de ma main avant de me souvenir de mes coupures. Quand je recommençai avec la manche de mon pull, celle-ci se teinta de sang.

– Tout va bien, annonça Mme Brishen.

Un éclat de rire hystérique m’échappa. Tout n’allait pas bien ! Johan avait disparu, un spectre avait voulu nous tuer et je ne parvenais plus à penser clairement après le baiser de Thierry. En trois enjambées, la vieille femme fut près de moi. Elle saisit une de mes mains avec douceur mais fermeté.

– Nous devons désinfecter ces coupures avant qu’elles ne s’infectent. Pouvez-vous tenir debout, monsieur Colombier ?

Non. Oui. Thierry passa un bras sous mes épaules pour m’aider. Pourquoi ne pouvais-je pas rester avec lui et oublier tout le reste ? Je le repoussai pourtant, une fois debout.

– Ça va aller.

Je devais discuter d’urgence avec Mme Brishen. La salle de bains paraissait le lieu dédié aux grandes conversations.

– Thierry, peux-tu commencer à nettoyer la cuisine ? Au moins pour que personne ne se blesse.

Même moi, je comprenais qu’elle cherchait à l’occuper pour l’empêcher de penser au spectre. De nouveau, une envie féroce me prit aux tripes. Je voulais le protéger, effacer le mal qui lui avait été fait. Le quitter revenait à m’arracher une partie de moi-même ; pourtant je devais absolument savoir où j’en étais avant de continuer. Je suivis Mme Brishen à contrecœur, les mains pressées contre mon pull pour ne pas risquer de tacher les murs. La nausée me tenaillait toujours l’estomac. À peine dans la salle de bains, je me laissai tomber sur le petit tabouret. Mme Brishen verrouilla la porte derrière nous. Aussitôt, les mots s’échappèrent de moi :

– Qu’est-il arrivé ?

Je ne parvenais plus à maîtriser mes tremblements. Les larmes me piquaient les yeux. Elles ruisselèrent bientôt sur mes joues. Mme Brishen décrocha le peignoir pendu derrière la porte et le jeta sur mes épaules.

– Du calme, monsieur Colombier. Vous êtes en état de choc.

– Je ne suis pas « monsieur Colombier ». Ce n’était pas censé se passer ainsi !

L’odeur de l’éther envahit de nouveau la pièce. Je me figeai. Mme Brishen en versa une petite quantité sur un coton, qu’elle utilisa pour désinfecter les coupures au creux de mes mains. La morsure glaciale du produit sembla remonter jusqu’à mon cœur. J’attendais et redoutais à la fois le verdict. La

vieille femme prit son temps pour reboucher le flacon. Avant même qu'elle ne tourne les yeux vers moi, je savais ce qu'elle allait dire. Johan était parti. Je me penchai en avant, prête à vomir.

– Pourquoi ? bredouillai-je entre deux claquements de dents.

– Vous connaissiez les risques.

– Jamais je n'ai envisagé que Johan… que Johan… Ô mon Dieu ! Je n'ai pas voulu ça.

Le bruit de mes sanglots incontrôlables emplit la pièce. Mme Brishen posa une main sur mon épaule, attendant que je me calme.

– Johan savait ce qu'il risquait. Mieux que vous, sans doute.

Cette dernière réflexion me fit relever la tête.

– Comment ça ?

– Le feu de Saint-Elme, dit-elle comme si cela expliquait tout.

Elle prit des compresses dans l'armoire à pharmacie et commença à me bander les mains, avec difficulté tant celles-ci tremblaient.

– Allez-vous enfin m'expliquer ce qu'est le feu de Saint-Elme ?

– Une très rare manifestation d'anima. Elle n'existe que chez les egregors.

Je me souvins soudain de ce qu'avait sifflé le fantôme, quand je l'avais attaqué. Egregor ! Qu'est-ce que cela signifiait ? Mme Brishen fixa le pansement à l'aide d'une bande adhésive avant de poursuivre :

– Un egregor est la plus haute catégorie de chasseur qui existe. Vous avez déjà entendu les termes corpo et spiritu, je suppose ?

– Un pour les vampires, un pour les spectres.

– C'est une bonne façon de résumer les choses. En réalité, la catégorie dépend de la quantité d'anima possédée par un individu. Les corpo en ont très peu. Les totus, beaucoup. Et les egregors… à un point tel que cela bouleverse tout. C'est un phénomène extrêmement rare. On en compte une dizaine par génération, au mieux.

– Et alors ? En quoi cela concerne-t-il Johan ?

– Il savait ce qu'était un egregor. Par conséquent, il aurait dû se douter que votre âme serait plus forte que la sienne.

Pourtant il avait refusé de m'expliquer ce qu'était le feu de Saint-Elme. Pourquoi ? Avait-il pensé qu'en me dissimulant la vérité, il évitait les risques ? J'écartai mes cheveux du dos de la main. Un éclat de verre rebondit sur le carrelage.

– Où est Johan, maintenant ?

Je fermai les yeux avant d'entendre la réponse. Comme si cela avait pu me protéger du choc. Mme Brishen me tourna le dos pour ranger son matériel dans l'armoire à pharmacie.

– Il a suivi le même chemin que nous prendrons tous un jour.

– Alors il est mort ? Comment est-ce possible ? Que vais-je faire, maintenant ?

Les larmes ruisselaient de nouveau le long de mes joues. Mme Brishen me tendit une serviette-éponge.

– Les choses sont en quelque sorte rentrées dans la normale. Une âme pour un corps.

– Mais ce n'est pas la bonne ! On ne peut vraiment pas revenir en arrière ?

Elle secoua la tête.

– Nulle âme ne revient, une fois qu'elle est passée de l'autre côté. Ainsi va la vie.

– Mais je lui ai volé son corps. Je lui ai volé sa vie ! Comme Camille voulait le faire avec

Thierry !

Le visage de Mme Brishen se durcit. Elle s'assit face à moi, sur le bord de la baignoire sabot.

– Ce qui s'est produit avec Johan et l'intervention de Camille sont deux problèmes différents.

– Alors pourquoi se sont-ils produits en même temps ?

– Pas en même temps : l'un après l'autre. Lorsque j'ai tenté d'extraire votre âme, il s'est produit une décharge d'anima.

Je frissonnai à ce rappel et entourai mon torse de mes bras. Quoi qu'en prétendît Mme Brishen, je portais la responsabilité de ce qui s'était produit à ce moment.

– Cette décharge a réveillé le spectre qui devait somnoler ici depuis longtemps, attendant son heure.

– C'est ici que vous aviez tenté l'expérience ?

Léa Brishen me dévisagea sans me voir, son regard fixé sur un point lointain par-dessus mon épaule.

– Oui. Je pensais que ma nièce avait disparu corps et âme, mais de toute évidence, je me trompais. Nul n'est infaillible.

Elle revint au présent et saisit mes mains bandées entre les siennes.

– Sans vous, mon petit-neveu aurait succombé à l'attaque. Je dois vous remercier pour votre aide, monsieur Colombier.

– Ne m'appelez pas comme ça !

– C'est pourtant votre nom, désormais. Jennifer Brunel est morte et enterrée.

– Je ne peux pas faire ça.

– Il existe une solution et une seule pour échapper à ce dilemme : que Johan Colombier meure à son tour. Est-ce là votre souhait ?

J'avalais ma salive. Je m'étais préparée à mourir. Mais à présent, ma disparition changerait-elle quelque chose pour Johan ? Il se trouvait au-delà de toute aide possible.

– Mais je… je ne pourrai jamais ressembler à Johan. Nous n'avons rien en commun.

– Je m'en doute. Mon petit-neveu ne vous apprécierait pas autant si tel était le cas.

Le rouge me monta aux joues au souvenir du baiser que nous avions échangé. Puis une douce chaleur se diffusa dans mes veines. Pour Thierry, oui, je pourrais peut-être réapprendre à vivre.

– Johan ne m'a pas tout raconté de sa vie, objectai-je pour masquer ma gêne. Et comment expliquer un changement radical de personnalité ?

– Votre statut d'egregor s'en chargera.

– Pardon ?

Mon interlocutrice remua pour s'installer plus confortablement sur le bord de la baignoire. Elle avait l'air à bout de forces. Comme les miens, ses cheveux étaient emmêlés et parsemés de débris de verre.

– L'éveil d'un egregor se traduit par une importante poussée d'anima. Tant et si bien que la plupart du temps, la personne concernée en meurt. Le corps humain est chose fragile… Bref, ceux qui survivent subissent un chamboulement total. Pertes de mémoire, troubles de la personnalité, aphasie, somnambulisme, j'en passe et des meilleurs. Un individu diagnostiqué egregor peut changer de vie, de continent ou même de sexe sans que personne ne s'en étonne.

Je regardai mes mains bandées. De minuscules taches de sang perçaient à travers la gaze.

– Alors, je devrai mentir à tout le monde.

– Mentir ? Vous êtes bel et bien un egregor, monsieur Colombier. Quoi qu'il se soit passé, vous ne serez plus jamais le même.

– Je devrais être mort.

– Réjouissez-vous. Tout le monde n'a pas droit à une seconde chance, dit-elle en allant ouvrir la porte.

Je me demandai si elle pensait à Camille. Je conservai un souvenir aiguisé de mon combat contre mon propre corps, quelques jours plus tôt. Lutter contre le spectre d'un proche devait s'en approcher.

– Votre secret ne craint rien avec moi, assura Léa Brishen au moment où je passais devant elle. Allez en paix, tâchez d'être heureux, et prenez soin de mon petit-neveu.

Je rougis derechef à cette dernière mention et pressai le pas. Dans la marée d'incertitude qui m'emportait, Thierry m'apparaissait comme un roc, tendre et rassurant. Léa Brishen avait sans doute beau jeu de me promettre le secret : si le Bram avait vent du rituel auquel elle s'était livrée, elle risquait de sérieux ennuis. Mais elle m'avait ouvert les portes d'une nouvelle vie. J'avais peine à prendre la pleine mesure de tout ce que les événements de la nuit impliquaient.

– Johan, comment vas-tu ? demanda Thierry, jaillissant de la cuisine à notre approche.

Pour toute réponse, je jetai les bras autour de lui et l'étreignis de toutes mes forces. Mme Brishen nous dépassa avec un curieux reniflement pour aller s'enfermer à son tour dans la cuisine. Nous demeurâmes enlacés un long moment. Les battements de son cœur calmaient la ronde infernale de mes émotions, sa chaleur me faisait sentir entière.

– Tout ira bien, murmura-t-il à mon oreille.

Son souffle chaud me fit frémir, mais pour la première fois de cette interminable nuit, il s'agissait d'un frisson agréable. Je remuai pour m'installer plus confortablement contre lui et sentis un contact dur contre ma hanche. Je pris alors conscience de la tension dans mon propre bas-ventre. Mon… Je m'écartai avec un sursaut. J'étais désormais un garçon. Un homme encore jeune, avec beaucoup d'années devant moi et un corps en plein émoi. Quelque chose que je me sentais absolument incapable de gérer dans l'état actuel de la situation. Je devais d'abord digérer, puis accepter ce qui s'était passé avant de pouvoir aller vers les autres. Même vers lui. Thierry laissa retomber ses bras le long de son corps.

– Tu devrais aller te reposer.

La couette m'attirait effectivement comme un chant de sirène. Je glissai un regard coupable en direction de la cuisine.

– Ne t'inquiète pas, je vais aider Léa. Je n'ai plus sommeil de toute façon. Et puis ça me fera du bien de parler avec elle.

Je me rendis compte que, tout à mon bouleversement personnel, je ne m'étais pas inquiétée de son sort. Affronter le fantôme de sa propre mère ne devait pourtant pas être sans conséquence.

– Tu vas bien ? demandai-je à mon tour.

– Autant que possible. Ne te tracasse pas pour ça.

Je ne savais pas quoi dire. Existait-il des mots pour de pareilles circonstances ? À défaut, j'entourai son cou de mes bras pour effleurer ses lèvres des miennes. Un baiser électrique, doux comme une plume et mordant comme le vent d'hiver, qui me laissa le corps brûlant et le cœur en vrac. Je m'enfuis plus que je ne montai les escaliers. Zora m'attendait dans la chambre. Je pensais ne jamais pouvoir dormir, sous le contrecoup du choc, pourtant je sombrai dans un profond sommeil dès

que ma tête toucha l'oreiller, le chat roulé en boule contre moi.

***

Nous prîmes congé de Léa Brishen au petit jour. Je ne pus rien avaler au petit déjeuner tant j'avais l'estomac noué. Elle avait présenté la situation comme une seconde chance qui m'était offerte ; moi, je la vivais comme une trahison. Sans Thierry, j'aurais peut-être sérieusement envisagé de mettre un terme à tout cela. Mais je ne pouvais accepter de renoncer à lui, même si pour cela il me fallait supporter tout le reste.

Mon camarade se mura dans le silence tout le long du trajet de retour, perdu dans ses pensées. De quoi avait-il discuté avec sa tante ? Que savait-il vraiment à mon sujet ? Je n'osai lui poser la question. Le souvenir de ma réaction à notre étreinte me rappelait que je n'étais pas prête pour certaines choses. Je n'étais prête pour rien, en réalité. Il me faudrait progresser à tous petits pas pour m'habituer à cette nouvelle vie. Nous rentrâmes à l'appartement sans avoir échangé trois mots. Heureusement, Anita était sortie. Nous ne nous sentions d'humeur, ni l'un ni l'autre, à faire la conversation. Au moment où je me dirigeai vers ma chambre, Thierry me rattrapa par le poignet.

– Écoute, au sujet d'hier…

Sans qu'il l'ait prononcé, le mot « baiser » flottait en lettres rouges entre nous.

– Je m'excuse, poursuivit-il précipitamment. J'ai cru que ton changement… Qu'il était possible que… Enfin bref, si je me suis trompé, je suis désolé.

Je demeurai plantée là sans savoir quoi lui répondre. Une partie de moi avait envie de lui sauter au cou, de me pelotonner dans ses bras pour me protéger du monde extérieur. L'autre me soufflait qu'il fallait d'abord que j'apprenne à faire la paix avec ce que j'étais devenue avant d'aller vers les autres. Celle-ci finit par l'emporter.

– Je… je ne sais plus très bien où j'en suis en ce moment. J'ai besoin… de temps.

– Oui, bien sûr, je comprends. Pas de problème.

Il tourna les talons pour me dissimuler l'expression de son visage. Sûrement celle d'une personne qui vient de se prendre un refus en pleine face, même enrobé de belles excuses. Je réprimai l'envie de lui courir après. Cela n'aurait été honnête pour aucun de nous deux. Traînant des pieds, j'allai m'enfermer dans la salle de bains. J'ôtai les habits de Johan en me promettant une prochaine tournée des magasins, une fois que j'aurais revu la décoration de la chambre et vérifié l'état de mon compte. Le corps dans le miroir était celui d'un inconnu. Le mien désormais. Je passais lentement le bout de mes doigts sur ma poitrine, mon ventre, mes cuisses. La décision m'appartenait. Je pouvais décréter que je ne parviendrais jamais à gérer la situation, sauter par la fenêtre, abandonner. Je pouvais clamer que j'étais une femme, suivre une psychothérapie, me lancer dans le long et fastidieux processus du changement de sexe. Ou alors, admettre une fois pour toutes que j'étais un garçon.

Mme Brishen avait raison, me dis-je en repoussant mes cheveux en arrière. Je n'étais pas Johan c'était certain. Mais je n'étais plus Jennifer. Jennifer était morte, tout comme l'ancien Johan. Le nier ne servait à rien. J'avais toute une personnalité à reconstruire à partir de presque rien. Dans ces conditions, garçon ou fille, quelle importance ? Autant prendre les choses comme elles étaient. Je me risquai enfin à toucher mon sexe. Il reposa un instant, doux et lourd, dans le creux de ma main. J'en caressai le sommet. La sensation remonta lentement jusqu'à mon ventre. Il me faudrait du temps avant de m'y habituer. Mais les derniers jours m'avaient prouvé que rien n'était impossible.



– Aujourd’hui est le premier jour du reste de ma vie, lançai-je à mon reflet.
Celui-ci me rendit un faible sourire. Malgré tout, la vie continuait.

11. L’homme en noir

La femme assise sur le comptoir, dans la boutique de Violette, semblait autant à sa place parmi les fleurs qu’un éléphant sur la banquise.

– On dirait une *woman in black* ! chuchota Anita, excitée.

Mes colocataires avaient tous deux pris leur matinée pour m’apporter leur soutien moral. Leur présence me réconfortait plus que je n’osais le leur avouer.

– Johan Colombier ? demanda la visiteuse en me tendant la main.

Je m’attendais presque à voir des étincelles crépiter quand je serrai la sienne. Mais je ne ressentis rien de spécial, une simple sensation de chaleur, vite disparue. Elle me lâcha après quelques secondes pour remettre son gant de cuir noir.

– Egregor, lâcha-t-elle, laconique.

Violette jaillit de derrière son comptoir comme un diable de sa boîte.

– Un egregor ! s’exclama-t-elle en me détaillant de haut en bas, comme une plante rare. C’est la première fois que je…

– Vous n’êtes pas qualifiée pour assurer sa formation, la coupa la femme en noir.

Anita hoqueta d’indignation. Je croisai les bras sur ma poitrine. L’experte du bureau central me plaisait moins à chaque seconde.

– Non, bien sûr, acquiesça Violette, qui donna soudain l’impression d’avoir mordu dans un fruit pourri. Allez-vous l’emmener ?

La question déclencha en moi une vague de panique. J’avais passé une nuit blanche à me tourner et me retourner dans mon lit, me demandant comment je parviendrais à trouver mes marques dans cette nouvelle existence. Quoi qu’en ait dit Mme Brishen, la culpabilité me collait à la peau comme une chemise sale. Partir ? Tel avait été le projet de Johan. D’un point de vue rationnel, il s’agissait sans doute de la meilleure solution. Couper les ponts avec l’ancienne vie de Johan m’aurait permis de recommencer à zéro, sans traîner le poids du passé comme un boulet. Mais il était hors de question pour moi de quitter Thierry. Pas avant d’avoir fait le point sur mes sentiments à son égard. Je secouai la tête.

– Pas tout de suite, répondit la visiteuse, ses yeux rivés aux miens. Un jour, bien sûr, il faudra te rendre à l’Oratoire, le centre de formation des egregors. Mais dans un premier temps, nous allons veiller à ce que la transition se passe le mieux possible.

Je soutins son regard. Un feu sombre brillait au fond du sien. J’en retirai l’impression qu’elle allait compliquer les choses, au lieu de les faciliter. Le tutoiement d’office me hérissait déjà le poil.

Les doigts de Thierry effleurèrent les miens comme par inadvertance. La décharge électrique me décida à parler :

– Ravi de faire votre connaissance. Excusez-moi, je n'ai pas retenu votre nom ?

Elle sauta du comptoir. Campée sur ses jambes écartées, elle ressemblait davantage à une version féminine des Hells Angels qu'à une formatrice.

– Je m'appelle Mariam Bel. Mais tu peux m'appeler Mariam tout court. Nous allons passer beaucoup de temps ensemble.

Les doigts de Thierry serrèrent les miens en une étreinte possessive. Je souris malgré moi. Jaloux ? C'était flatteur pour mon ego. Mais Mariam n'était pas du tout mon type.

– Et mon travail ? demandai-je.

– Il faudra démissionner. Tu toucheras une indemnité pour ça, bien entendu. Et tu pourras continuer à suivre les cours de Mme Roullier, si tu le souhaites.

Comme si elle me faisait une grande faveur ! Je redressai les épaules. J'avais toujours du mal avec cette notion d'egregor. Les chasseurs les considéraient apparemment comme des sortes d'élus. Pour ma part, le pouvoir m'apparaissait davantage comme un fardeau que comme une paire d'ailes. Néanmoins, quelque chose chez Mariam Bel réveillait mes instincts combatifs. Et comme la tendresse de Thierry, quoique d'une toute autre façon, elle stimulait mon désir de vivre.

– Je suis persuadé que nous allons très bien nous entendre, déclarai-je avec un grand sourire.

Elle me retourna un regard dubitatif. Nous nous toisâmes un moment, tels deux coqs avant un combat. Elle était aussi grande que moi, et je la soupçonnais, en dépit de son sexe, d'être plus musclée. Finalement, elle m'adressa un sourire qui n'atteignit pas ses yeux.

– Je t'attends ici demain matin à 8 heures. Sois ponctuel, je déteste attendre.

J'attendis que le carillon de la boutique ait signalé sa sortie pour m'autoriser un « wow ». Violette me tapota le bras.

– Tous les egregors sont particuliers. Mais je suis persuadée qu'elle te sera d'une grande aide pour la transition.

Je grognai sans me compromettre. Anita me sauva la mise en s'écriant qu'elle avait faim.

– Bonne idée, lançai-je. Je vous invite au resto pour fêter ça.

Je n'étais pas certain qu'il y ait quelque chose à célébrer, entre le triste sort de Johan et les ennuis que n'allait pas manquer de me valoir cette histoire d'egregor, mais ce n'était pas une raison pour se laisser abattre.

– J'ai vu qu'ils avaient ouvert un nouveau japonais rue de la Morgue, ajoutai-je. Ça vous dit ?

– Tu ne détestes pas le japonais ? releva Anita.

– Ça, c'était *avant*, lui lançai-je avec un clin d'œil.

Une réplique que j'aurais de nombreuses occasions de sortir, je le sentais. Les doigts de Thierry brossèrent légèrement le dos de ma main en un message implicite. « Prends ton temps. » Je respirai à fond, m'étranglai avec du pollen et décidai qu'il était grand temps de prendre l'air. La journée avait un parfum de vacances. Je mis résolument de côté mes doutes et mes remords tandis que je marchais dans la rue. On ne pouvait rien changer au passé ; désormais, je regardais vers l'avenir.

***

À suivre…

Harlequin HQN® est une marque déposée par Harlequin S.A.

Conception graphique : Axel MAHE

ISBN 9782280300421

83-85 boulevard Vincent Auriol - 75646 Paris Cedex 13

Tél : 01 45 82 47 47

www.harlequin-hqn.fr

Anne ROSSI

Âme volée

En plein cœur - Tome 1

Et vous, que feriez-vous si vous vous retrouviez dans le corps d'un homme ?

Voilà bien une question que je ne m'étais jamais posée. Jusqu'à ce que je meure. Jusqu'à ce que je me retrouve dans le corps de Johan – beau gosse androgyne de 25 ans. Se comporter comme un homme, c'est loin d'être simple ! Mais je n'ai pas vraiment eu le choix : si le Bureau découvrait ma présence, c'était la mort assurée, et pour de bon cette fois-ci. En plus de ça, j'ai dû apprendre à contrôler les réactions physiques de ce corps masculin... et le fait que Thierry, le colocataire de Johan, soit le mec le plus sexy de la Terre et me donne envie de me jeter sur lui dès le réveil ne m'y a pas beaucoup aidée…

A propos de l'auteur

Après sa remarquable série de piraterie *Les Enkoutans*, Anne Rossi démontre l'étendue de son talent et la richesse de son imagination à travers la trilogie *En plein cœur*. Un auteur qui, à l'image de ses héros, ne tient pas en place : de l'Australie à New York en passant par la Suède, elle est allée chercher très loin son inspiration !

